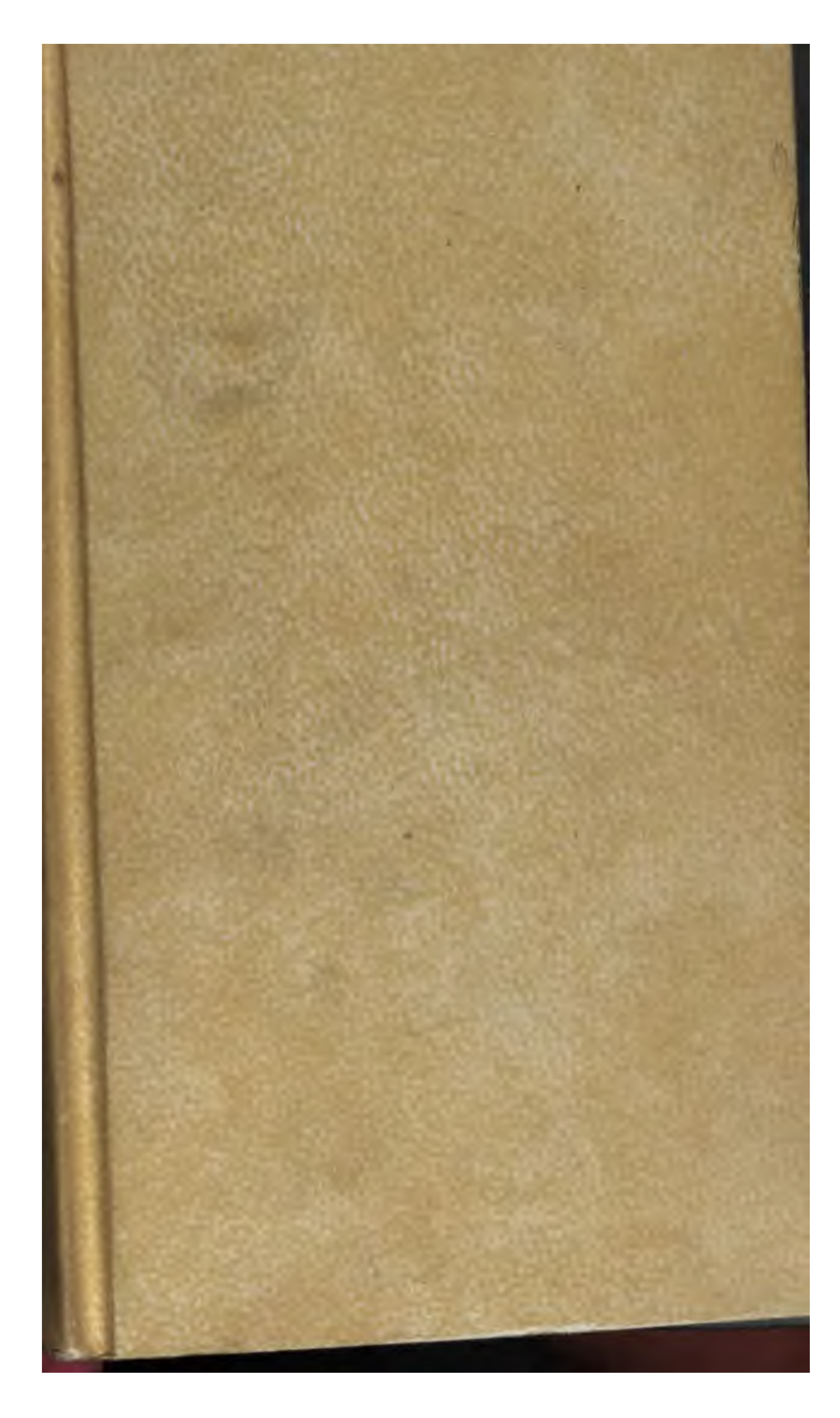




9 vol. 700.–

4 gravures

70

E

E.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.





Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1751.*

THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE,

Conforme à la dernière Édition.

TOME PREMIER,

Contenant ŒDIPE, ARTEMIRE, MARIAMNE, BRUTUS, ERYPHILE.



A CAEN,

CHEZ G. LE ROY, Imprimeur du Roi, ancien Hôtel-des-Monnaies.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC PERMISSION.

PRÉFACE

DES RÉDACTEURS

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

M. de *Voltaire* n'a donné aucune édition de ſes ouvrages avant celle que M M. *Cramer* publièrent en 1757.

Voici la lettre qu'il leur écrivit alors, & qui fut imprimée à la tête du premier volume :

« Je ne peux que vous remercier, Meſſieurs, de » l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ou» vrages ; mais je n'en a pas moins de regret de » les avoir faits. Plus on avance en âge & en con» naiſſances, plus on doit ſe repentir d'avoir écrit. » Il n'y a preſque aucun de mes ouvrages dont je » ſois content, & il y en a quelques-uns que je vou» drais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugi» tives que vous avez recueillies, étaient des amuſe» mens de ſociété, qui ne méritaient pas d'être impri» més. J'ai toujours eu d'ailleurs un ſi grand reſpect » pour le public, que, quand j'ai fait imprimer la » Henriade & mes Tragédies, je n'y ai jamais mis mon » nom. Je dois à plus forte raiſon n'être point reſpon» ſable de toutes ces pièces fugitives qui échappent » à l'imagination, qui ſont conſacrées à l'amitié

» & qui devaient rester dans les porte-feuilles de
» ceux pour qui elles ont été faites.

» A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout
» ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né fran-
» çais & catholique ; & c'est principalement dans un
» pays protestant que je dois vous marquer mon zèle
» pour ma patrie, & mon profond respect pour la
» religion dans laquelle je suis né, & pour ceux
» qui sont à la tête de cette religion. Je ne crois
» pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un
» seul mot qui démente ces sentimens. J'ai écrit
» l'histoire avec vérité : J'ai abhorré les abus, les
» querelles & les crimes ; mais toujours avec la vé-
» nération due aux choses sacrées, que les hommes
» ont si souvent fait servir de prétexte à ces que-
» relles, à ces abus & à ces crimes. Je n'ai jamais
» écrit en théologien : je n'ai été qu'un citoyen zèlé,
» & plus encore un citoyen de l'univers. L'huma-
» nité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit
» dans la morale & dans l'histoire. S'il se trouvait
» dans ces écrits quelques expressions repréhensibles,
» je serais le premier à les condamner & à les ré-
» former.

» Au reste, puisque vous avez rassemblé mes
» ouvrages, c'est-à-dire, les fautes que j'ai pu faire,
» je vous déclare que je n'ai point commis d'autres
» fautes ; que toutes les pièces qui ne seront point
» dans votre édition sont supposées, & que c'est à
» cette seule édition que ceux qui me veulent du
» mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans
» ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public

» ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encore
» plus cette indulgence par un plus grand travail;
» s'il y a des choſes que le public déſapprouve, je
» les déſapprouve encore davantage.

» Si quelque choſe peut me faire-penſer que mes
» faibles ouvrages ne ſont pas indignes d'être lus des
» honnêtes-gens, c'eſt que vous en êtes les éditeurs.
» L'eſtime que s'eſt acquiſe depuis long-tems votre
» famille dans une république où règnent l'eſprit,
» la philoſophie & les mœurs; celle dont vous jouiſ-
» ſez perſonnellement, les ſoins que vous prenez, &
» votre amitié pour moi, combattent la défiance que
» j'ai de moi-même. Je ſuis, &c.»

Cette première *édition* de Genève *eſt la* ſeule que *l'auteur* ait *avouée*. Les ouvrages qu'il a publiés depuis, ont été recueillis & ajoutés à l'édition ſous le titre de *nouveaux Mélanges*; mais ces additions, faites ſans ordre, ſans correction, renferment un grand nombre de pièces fauſſement attribuées à M. de *Voltaire*. Quelques-uns de ſes propres ouvrages n'y ont été inſérés qu'avec des retranchemens qu'exigeait alors la prudence.

L'édition in-4°., l'édition in-8°. encadrée ont à-peu-près les même défauts. D'ailleurs, quelques ſoins qu'euſſent pu prendre les éditeurs, toute édition faite du vivant de M. de

Voltaire ferait devenue défectueuse en très-peu de tems. Ce n'était plus pour sa gloire qu'il écrivait : c'était tantôt par des motifs d'utilité publique, tantôt pour obéir à l'impulsion de son génie, tantôt pour satisfaire à un premier mouvement, soit d'humeur personnelle, soit d'indignation contre les persécuteurs ou les oppresseurs. Ces ouvrages imprimés sur-le-champ, quelquefois arrêtés par lui-même avant qu'ils fussent répandus, corrigés ou changés de forme, & réimprimés avant d'être connus, ne pouvaient être rassemblés avec ordre ; & il n'aurait pas été moins difficile de ne pas en laisser échapper un très-grand nombre, & de n'y en pas insérer qui fussent d'une autre main.

L'édition qui paraît aujourd'hui peut donc être regardée comme la seule vraiment authentique & vraiment complète.

On n'a rien négligé pour se procurer tous les ouvrages, imprimés ou manuscrits, attribués à M. de *Voltaire* ; mais on a exclu de la collection, parmi les ouvrages manuscrits :

1°. Ceux dont les auteurs, inconnus au public, ne l'étaient ni aux rédacteurs, ni aux gens-de-lettres qui cultivent cette partie de l'histoire de la littérature :

2°. Ceux pour lesquels on n'avait aucune preuve qu'ils fussent réellement de M. de *Voltaire*, & qui n'avaient d'ailleurs rien de la manière de ce grand-homme :

3°. Un très-petit nombre de morceaux, restés trop imparfaits, pour que le respect dû à sa mémoire permît de les publier.

Quant aux ouvrages déjà imprimés, & sur-tout à ceux qui étaient insérés dans les éditions précédentes, on a cru n'être autorisé à les supprimer que dans le cas où l'on avait une véritable preuve qu'ils n'étaient pas de M. de *Voltaire*.

Nous citerons parmi les additions, un *Traité de métaphysique* (1) adressé à madame la marquise *du Châtelet*; un morceau d'Histoire ecclésiastique (2), assez étendu ; plusieurs autres ouvrages historiques ou polémiques, tels que *les Lettres chinoises* (3), *le Chrétien contre six juifs* (4) ; *la Dissertation sur le feu* (5), envoyée par M. de *Voltaire* à l'académie des sciences, pour concourir au prix en 1740; une autre Dissertation *sur les forces vives* (6),

(1) *Philosophie*, tom. I.
(2) *Philosophie*, tom. IV.
(3) *Mélanges historiques*, tom. I.
(4) *Ibid.*
(5) Vol. de *Physique*.
(6) *Ibid.*

les tragédies d'*Eryphile*, d'*Irène*, d'*Agathocle*; l'opéra des *Rois pasteurs*; le *Baron d'Otrante* & *les deux Tonneaux*, opéra comiques, plusieurs Epitres, & beaucoup de petits ouvrages en vers & en prose, dont une partie n'avait jamais été imprimée, & le reste n'avait été recueilli dans aucune édition.

Quelques morceaux, en assez grand nombre, se trouvaient répétés dans les anciennes éditions: on a cherché à éviter cet inconvénient. Mais en même tems on a cru, pour la commodité des lecteurs, devoir laisser quelques pages qui se trouvaient repétées dans des ouvrages différens, surtout lorsqu'on y a trouvé quelques changemens, ou que ces pages étant également nécessaires dans les deux ouvrages, leur suppression eût obligé les Lecteurs de recourir à un autre volume.

On a choisi pour les différens ouvrages, la leçon qui a paru la meilleure, en observant seulement de suivre dans ce choix l'opinion de M. de *Voltaire* lui-même, toutes les fois qu'on n'était pas sûr que son choix avait été dirigé par des motifs étrangers à la bonté de l'ouvrage.

Il n'y a point de variantes pour les ouvrages de prose : mais on a rassemblé pour la poësie toutes celles qui ont paru pouvoir être utiles aux littérateurs, ou donner lieu à des observations sur les opinions de l'auteur à différentes époques de sa vie.

On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été possible.

L'édition est partagé en ouvrages de poësie & en ouvrages de prose.

Le Théâtre, les Poèmes grands & petits, les Epîtres, les Odes, les Stances, les Satyres, les Contes, & enfin les pièces qui n'appartiennent à aucun des genres précédens, forment autant de divisions. Les *Lettres en prose & en vers* font une partie séparée.

Les grands morceaux d'Histoire, les ouvrages faits pour les éclaircir & pour les défendre, les écrits sur la Législation & la Politique, ceux qui ont la Physique pour objet, ceux qui traitent de matières philosophiques, les écrits purement littéraires, les Romans, les Facéties, sont autant de divisions de la partie de prose, qui est terminée par un Dictionnaire philosophique, formé des ar-

ticles de plusieurs Dictionnaires publiés du vivant de l'auteur, de ceux qui ont été trouvés dans ses papiers, de plusieurs morceaux séparés, qu'on a placés sous l'ordre alphabétique, parce qu'il eût été difficile de les classer différemment. Enfin le recueil des Lettres complètera l'édition. Mais ces lettres seront choisies : c'est-à-dire qu'on n'imprimera que celles qui paraîtront dignes du public, soit en elles-mêmes, soit par les particularités qu'elles renferment, les circonstances où elles ont été écrites, les lumières qu'elles donnent sur l'ame & le caractère d'un homme vraiment unique, & digne par son génie & la singularité de ses talens d'être pour les philosophes un objet d'étude, comme il est un objet d'admiration pour tous les hommes impartiaux & éclairés.

Les lettres qui pourraient blesser des personnes vivantes, ont été sévèrement retranchées.

Les rédacteurs ne se sont permis qu'un petit nombre de corrections de dates & de noms-propres. Cependant, comme une grande partie des ouvrages a été imprimée sur un exemplaire corrigé par M. de *Voltaire* en

1777 & 1778, on y trouvera un grand nombre de changemens & d'augmentations assez importantes.

On a rassemblé quelques notes destinées à éclaircir, à défendre, quelquefois à combattre M. de *Voltaire*. Les Lecteurs pourront y reconnaître différentes mains, & n'y pas trouver toujours ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions. En recueillant ces notes on n'a pas prétendu leur enseigner ce qu'ils devaient penser, mais les mettre en état de prononcer sur les objets qu'on a cru que M. de *Voltaire* n'avait pas suffisamment éclaircis. Au reste, on a pris dans ces notes le même ton qu'on aurait eu en écrivant à M. de *Voltaire* lui-même. Ce ton seul est convenable en parlant d'un grand-homme qui vient de disparaître, dont le génie a conservé toute son autorité, dont les amis sont encore au milieu de nous.

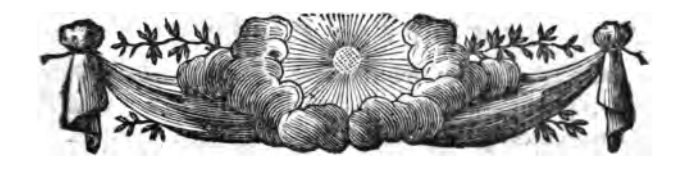
Les préfaces qui sont à la tête de quelques ouvrages particuliers, ont été écrites dans le même esprit. On y trouvera toujours du respect pour le génie, & un respect plus grand pour la vérité. Ces deux sentimens ne se combattent point : ils sont même inséparables. Comment

celui qui aime la vérité se permettrait-il d'insulter l'homme qui a su la lui faire-connaître & la lui faire-aimer ?

Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Personne n'admirait plus sincèrement qu'eux M. de *Voltaire* : personne n'avait plus lu ses ouvrages ; cependant, en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages distribués avec ordre, & de manière qu'on puisse en saisir l'ensemble, M. de *Voltaire* s'est encore agrandi à leurs yeux, & ils ont appris que jusques-là ils ne l'avaient pas connu tout entier.

On a distingué dans le *Prospectus* les éditeurs, des rédacteurs ; ainsi on ne peut désapprouver que nous rendions ici aux éditeurs la justice qu'ils méritent, en témoignant qu'ils n'ont épargné ni soins ni dépenses pour rendre l'édition aussi belle, aussi complète, aussi exacte que les circonstances ont pu le permettre.





THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris sont très-informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, séduit par les ennemis de l'auteur, sembla rejetter aux premières représentations les mêmes morceaux, qu'il redemanda ensuite avec empressement quand la cabale fut dissipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, se voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du mur-

mure : ils leur en substituaient d'autres au hazard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés & imprimés à Paris dans son absence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis, imprimée par nous, in-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis* paraît pour la première fois, les vers suivans :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems ;
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris ;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple & le rend plus docile, &c.

Ce morceau est tronqué & défiguré dans l'édition de *Duchesne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage :
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire & très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage ;

est un vers indigne de quiconque est instruit des règles de son art, & connaît un peu l'harmonie.

Echappés aux fureurs des flammes, eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire-tomber la pièce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire-regarder ces vers comme une alluſion à la Religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette pièce en Italie: il y en a trois traductions, & les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on ſuſcita contre elle une perſécution violente; on fit-défendre les repréſentations: ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le Pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée; des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, & à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens-de-lettres aient été plus maltraités qu'en France: on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de Tancrède eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui pèchent

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS
SUR L'ŒDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur *Dufresne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe*. La demoiselle *Desmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaste*, & quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctète*, tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. de *la Motte* approuva la tragédie d'Œdipe. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable; *Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille & de Racine; & je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses prétentions.*

L'abbé de *Chaulieu* fit une mauvaise épi-

gramme contre cette approbation : il disait que l'on connaissait *la Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est ainsi que les grands-hommes sont traités au commencement de leur carrière ; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands-hommes. La médiocrité insolente éprouve les mêmes obstacles que le génie ; & cela prouve seulement qu'il y a plusieurs manières de blesser l'amour-propre des hommes.

La première édition d'Œdipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle ressemble aux épîtres dédicatoires de ce tems-là. Ce ne fut qu'après son voyage en Angleterre, & lorsqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbrocke*, que M. de *Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chose que de lui-même.

MADAME,

Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts des Auteurs,

met en droit ceux-mêmes qui réussissent le moins, d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. Pour moi dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles essais de ma plume. Heureux si, encouragé par vos bontés, je puis travailler long-tems pour VOTRE ALTESSE ROYALE, *dont la conservation n'est pas moins précieuse à ceux qui cultivent les beaux-arts, qu'à toute la France dont elle est les délices & l'exemple.*

Je suis, avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble & très-obéissant serviteur,

AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. de *Voltaire* combat les opinions de M. de *la Motte* sur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politesse, d'esprit & de raison. On peut voir cette réponse dans ses Œuvres. M. de *Voltaire* n'a répliqué qu'en fesant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et jusqu'à ce que des pièces en prose, où les règles des unités seraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre & autant de plaisir à la lecture, l'opinion de M. de *Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES A M. DE GENONVILLE (*),

Contenant la critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur.

1719.

LETTRE PREMIÈRE.

Je vous envoie, *Monſieur*, ma tragédie d'Œdipe, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : ſi quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés.

Vous ſavez mieux que perſonne (*a*), que cette

(*) Mort conſeiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. de *Voltaire.*

(*a*) Je ſens combien il eſt dangéreux de parler de ſoi ; mais, mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête-homme m'eſt plus chère que celle d'auteur ; ainſi je crois que perſonne ne trouvera

Satyre intitulée les *J'ai vu*, est d'un poëte du Marais, nommé *le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amou-

---

mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence : mais aussi, bien des gens, qui ne connaissent ni la poësie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête-homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces : presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés, & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tous tems été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les puissances ; & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangéreux de se faire-connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés, dont on ne connaît point les vrais parens ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, & qui soit assez-peu protégé pour ne pouvoir se défendre. Telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on fesait-naître sur moi : j'étais d'ailleurs sans appui, & je n'avais pas songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier* : c'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie ; cette pièce est aussi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée : c'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la satyre. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossières qui y étaient indignement répandues ; & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire

l'abbé *Regnier*, de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun; ils finissent pas ce vers:

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

Il est vrai que je n'avais pas vingt ans alors; mais ce n'est pas une raison qui puisse faire-croire que j'aie fait les vers de M. *le Brun.*

Hos le Brun *versiculos fecit*: *tulit alter honores.*

J'apprends que c'est un des avantages attachés à

Mais on prétend que tous peuvent dire:

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Boileau disait à *Racine*:

« Cesse de t'étonner si l'Envie animée,
» Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
» La calomnie en main, quelquefois te poursuit. »

Scudéri & l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille*: *Montfleuri* & toute sa troupe calomniaient *Molière*: *Térence* se plaint dans ses prologues d'être calomnié par un vieux poëte: *Aristophane* calomnia *Socrate*: *Homère* fut calomnié par *Margites*. C'est-là l'histoire de tous les arts & de toutes les professions.

Vous savez comment M. le *Régent* a daigné me consoler de ces petites persécutions; vous savez quel beau présent il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* disait de *Louis XIII*:

« Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
» Témoignent mon mérite, & font connaître assez
» Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. »

Chœrile, *Chapelain*, & moi, nous avons été tous trois bien payés pour de mauvais vers.

Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.

Le *Régent*, qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaison parfaite. Ne nous enorgueillissons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs: on peut être avec tout cela un homme très-médiocre: on peut-être récompensé & envié sans aucun mérite.

la littérature, & sur-tout à la poësie, d'être exposé à être accusé sans cesse de toutes les sottises qui courent la ville. On vient de me montrer une Épître de l'abbé de *Chaulieu* au marquis de *la Fare*, dans laquelle il se plaint de cette injustice. Voici le passage :

Accort, insinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec tendresse,
Au tour brillant, à la justesse,
Le charme de la fiction :
Et son impétueuse ivresse,
Entre le tabac & le vin.
. . . .
. . . .
J'appris, sans rabot & sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talens !
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque fornette,
Je me vis tout en même tems
Affublé du nom de poète.

Dès-lors, on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que, sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,

Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ferait ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès
J'eus beau les ſouffrir & me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en ſuſſe faire.

Ces vers, Monſieur, ne ſont pas dignes de l'auteur de la Tocane & de la Retraite; vous les trouverez bien plats, (*b*) & auſſi remplis de fautes que d'une vanité ridicule: je vous les cite comme une autorité en ma faveur; mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau.* Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard qui le louait d'une impertinente Satyre contre les évêques, très-fameuſe parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur:

Vient-il de la province une Satyre fade,
D'un plaiſant du pays inſipide boutade?
Pour la faire-courir on dit qu'elle eſt de moi,
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne ſuis ni ne ſerai *Boileau*; mais les mauvais vers de M. *le Brun* m'ont attiré des louanges & des perſécutions qu'aſſurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru, ſans me connaître, coupable des plus

(*b*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé de *Chaulieu*: on doit des égards aux vivans; on ne doit aux morts que la vérité.

plats

plats vers du tems préfent. Je fouhaite que mon exemple puiffe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens fur les apparences, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiffent pas. On rougirait bientôt de ces décifions, fi l'on voulait réfléchir fur les raifons par lefquelles on fe détermine.

Il s'eft trouvé des gens qui ont cru férieufement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du fang du fils de *Thyefte*; & aujourd'hui il y a des confciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocafte* fe défie des oracles d'Apollon. C'eft ainfi qu'on décide prefque toujours dans le monde; & ceux qui font accoutumés à juger de la forte, ne fe corrigeront pas par la lecture de cette lettre: peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire-taire la calomnie, elle eft trop inféparable des fuccès; mais du moins il m'eft permis de fouhaiter que ceux qui ne font en place que pour rendre juftice, ne faffent point de malheureux fur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déformais comme un malheur d'être connu par les talens de l'efprit, & qu'un homme foit perfécuté dans fa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à fa patrie même?

Ne croyez pas, Monfieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préfent dont M. le *Régent* a daigné m'honorer; cette bonté

pourrait n'être qu'une marque de sa clémence : il est au nombre des princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux-mêmes qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non-plus cette grâce que Monseigneur le duc d'*Orléans* m'a faite, comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence ; il a moins voulu me récompenser, que m'engager à mériter sa protection.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont exposés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public

ne font pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude ; & le public est étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité : *qui comptent les princes & les princesses qui sont venus pleurer aux représentations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public* ; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuser ; mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec justice.

J'examinerai les trois Œdipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'em-

pêchera pas non-plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune-homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mésurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Œdipe de Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la tragédie de Sophocle fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie : ce qu'Aristote appelle expréssément un discours agréablement assaisonné* (*a*). Je ne discuterai pas non-plus *si c'est une pièce du premier genre, simple & implexe : simple, parce qu'elle n'a qu'une seule catastrophe ; & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène s'ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains prosternés aux pieds des autels, & qui,

(*a*) M. *Dacier*, préface sur l'Œdipe de *Sophocle*.

par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe*, leur libérateur & leur roi, paraît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe*, qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit *Œdipe*, *quel est le sujet qui vous amène ici ?* Le grand-prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes-gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand-prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête ; elle est près d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le grand-prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* était aussi bien informé que du nom & de la qualité du grand-prêtre de Jupiter ; d'ailleurs ce grand-prêtre rend-il son homélie bien pathétique, en comparant une ville pestiférée, couverte de morts & de mourans, à un vaisseau battu de la tempête ? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses, quand on les compare aux petites ?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'au-

tre artifice pour faire-connaître ſes perſonnages ; que de faire-dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde* ; & à l'autre, *Je ſuis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette groſſièreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon, ou à la campagne, que Laïus fut tué ?

Il eſt déjà contre la vraiſemblance qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi long-tems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort ; mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance ; j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur ; comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on

me reprocher à-peu-près la même faute; aussi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*; & j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui suit me paraît également déraisonnable: *Œdipe* demande s'il ne revint personne de la suite de *Laïus*, à qui l'on puisse en demander des nouvelles? On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant sauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui l'a tué *Laïus* & toute sa suite?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au second acte, qu'il a ouï-dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs, mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vu; & *Jocaste*, au troisième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainsi à *Œdipe*:

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière: toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Œdipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire-chercher; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui fournir des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tiréſie.*

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent, ſans doute, qu'*Œdipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avait point d'argent ſur lui ?* La plupart des autres ſcho-

liastes entendent autrement ce passage, & font-dire à *Œdipe : Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est guère plus raisonnable que l'autre : on sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puisqu'il dépend souvent des scholiastes de faire-dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon-sens?

Œdipe, au commencement du second acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait-venir devant lui *Tirésie*. Le roi & le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; *Tirésie* finit par lui dire :

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe; vous ne l'êtes point; vous êtes thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre-père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.

Tout cela ne ressemble guère à l'ambigüité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obscurément; & si vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*; & l'oracle d'Apollon, qui lui prédit qu'il tuerait son père & qu'il épouserait sa mère; vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les événemens ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tirésie* de *fou* & de *vieux enchanteur* : cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, & les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est thèbain? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son *ancien & fidèle ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus*; & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi, tu oses paraître devant moi! dit-il à *Créon* : *tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assu-*

ément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestemen conspiré contre moi pour me ravir ma couronne!

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux: as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la royaute sans troupe & sans amis; comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône?

Créon lui répond:

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sureté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand besoin de la clémence de son maître. Après tous ces longs discours, étrangers au sujet, *Créon* demande à *Œdipe*:

Voulez-vous me chasser du royaume? (b)

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez-voir auparavant si je suis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

(*b*) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi: Thèbes! Thèbes!

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le chœur la prie d'emmener le roi; proposition très-sage : car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eûes?

LE CHŒUR.

C'est assez, Madame; les princes n'ont pas poussé la chose plus loin, & cela suffit.

même eſt une nouvelle faute. Car lorſque *Œdipe* dit à *Jocaſte : On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains ; Jocaſte* doit répondre ſur-le-champ, *On en avait prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du Poète qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue, fait-filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déjà manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens-commun pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la pièce.

Cet *Œdipe*, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure ; & le *chœur*, toujours préſent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Œdipe* de ſa naiſſance. Le *chœur*, qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'*Œdipe* ; & dans le tems que les Thébains devraient être

saisis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient: *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas, que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mère d'Œdipe, & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Êtes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus, qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.*

Enfin, celui qui a autrefois exposé *Œdipe* arrive sur la scène. *Œdipe* l'interroge sur sa naissance; curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe fait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Œdipe de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Œdipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La repré-

ſentation de ma piéce m'a bien détrompé ; & j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les Poètes grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* & de la cataſtrophe d'*Œdipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que, la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis cru obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers ; & dans *Sophocle*, il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Corneille* & de *Racine* ; il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire ; mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré & que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé :
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait pas aujourd'hui à *Œdipe* de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, & d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* disent beaucoup plus :

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père!
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère!

Les vers de *Sophocle* sont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* sont d'un poete.

Vous voyez que, dans la critique de l'Œdipe de *Sophocle*, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'im-

perfections, *Sophocle* ait surpris l'admiration de son siècle. L'harmonie de ses vers & le pathétique qui règne dans son style ont pu séduire les Athéniens, qui, avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée : *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui se fût avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle ; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés, ou méprisés: mais je crois que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus, sans doute ; & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, & qui ſerait le plus grand des poëtes s'il était né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand-homme a traduits d'*Euripide*, dans ſon inimitable rôle de Phèdre, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !
.... Inſenſée ! où ſuis-je ? & qu'ai-je dit ?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu ; les dieux m'en ont ravi l'uſage !
Œnone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage: c'eſt-là le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*; auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*; pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : « *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit ; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.* » *Racine* pouvait à-peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire tout le bien que j'en ſais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ferais jamais venu à bout de mon Œdipe ; je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduiſis d'abord la première ſcène de mon quatrième acte : celle du grand-prêtre qui accuſe le roi, eſt entièrement de lui : la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne-foi. Il eſt vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Œdipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'Œdipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique français que le grec ; mais je reſpecte encore plus la verité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que qui

conque ne fait pas connaître les fautes des grands-hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Œdipe de *Corneille*, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui C'est en l'admirant que je hazarde ma censure; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même, & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* & par *Euripide*, l'Œdipe, le Philoctète, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables: ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événemens plus affreux, ni plus attendrissans; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il suppléât, par la fécondité de son génie, à l'aridité de la matière Il choisit donc l'épisode de *Thésée* & de *Dircé*; &

quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès-long-tems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands-hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre !.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros ! Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire que,

> Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant, dans la seconde scène, à *Œdipe* :

> Il veut lui faire-voir un beau feu dans son sein,
> Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
> Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
> . . . . Il est vrai, j'aime en votre palais ;
> Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
> Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène,
> Elle tient même rang chez vous & chez la reine ;
> En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
> Dont les yeux. . . .

Œdipe répond :

> Quoi ! ses yeux, Prince, vous ont blessé ?
> Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
> Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
> Ma parole est donnée, & je n'y puis plus rien :
> Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THESÉE

Antigone est parfaite, Ismène est admirable;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux;
Mais.....
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Il faut avouer que les discours de *Guillot-Gorju* & de *Tabarin* ne sont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princesse de son sang pour victime; *Dircé*, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père: *Thésée*, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, & ne laisse pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, & vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire,
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant, qui le croirait? *Thésée*, dans cette même scène, se lasse de son stratagême. Il ne peut pas soutenir plus long-tems le personnage de frère; & sans attendre que le frère de *Dircé* soit connu, il lui avoue toute la feinte & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsqué *Œdipe* reconnaît qu'il est le meur-

trier de *Laïus*; *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; & il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Œdipe* & à ſa mère; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que, pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de Dircé envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y feſons voir.* Non, ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens-de-bien de tous ſes perſonnages; mais les bienſéances exigent du moins, qu'une princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſ-

puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſque *Œdipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Œdipe commence par vouloir marier une de ſes filles avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui, n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant, comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Œdipe* ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit plutôt croire que les dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau ; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne avec auſſi-peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais

pu venger cette mort; comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encore, *Œdipe* répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . .
Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que de ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit:

Et tu fus un des trois que je ſus arrêter
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'ils les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs qui ſont ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à dépouiller les paſſans qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que *Laïus* eſt peut-être mort de la main d'*Œdipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur

que la pièce ne finisse au premier acte; elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Œdipe* lui donne; & jusqu'à la fin du quatrième acte, il n'est pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de *Thésée* & de *Dircé* occupent toute la scène.

C'est au quatrième acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie:

> C'est un de mes brigands à la mort échappés,
> Madame, & vous pouvez lui choisir des supplices:
> S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de *Laïus?* Il me paraît que l'*Œdipe* de *Corneille* accuse *Phorbas* avec autant de légèreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuse *Créon*.

Je ne parle point de l'action gigantesque d'*Œdipe*, qui tue trois hommes tout-seul dans *Corneille*, & qui en tue sept dans *Sophocle*. Mais il est bien étrange qu'*Œdipe* se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *Que l'un avait le poil noir, la mine assez farouche, le front cicatricé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant & mêlé sur le derrière;* & pour rendre la chose encore moins vraisemblable, il ajoûte:

> On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette ressemblance; c'était à *Jocaste* qui, ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux infor-

mée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés, ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Œdipe* ait ſeul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que

> C'eſt un conte,
> Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la Tragédie d'Œdipe ? il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme, diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*,

> Pour lire dans leur ame
> S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt

point coupable, & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais, s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, madame?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . .
Pour m'y faire-tomber, à moi-même il me cache;
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine!
Les ſoins de l'éviter font-courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* & avec *Théſée* qui eſt un étranger pour lui; tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, & ne paraît pas ſur la ſcène?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Œdipe de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être; mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais: car ce grand-homme eſt

toujours au-dessus des autres, lors même qu'il n'est pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification, on sait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles & si indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaissait guère la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime.

J'espère que vous me pardonnerez, Monsieur, la témérité avec laquelle je parle, si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais, & de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout, jusqu'aux défauts? C'est sur les imperfections des grands-hommes qu'il faut attacher sa critique; car si le préjugé nous faisait-admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal-faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Œdipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'Œdipe devrait finir au premier acte. Il

n'eſt pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute; *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encore plus mal que *Sophocle*; & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainſi à *Jocaſte*:

On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort, ai ceint le diadême;
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs;
Et, de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à ſa femme, en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point-du-tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop-peu de curioſité. Il ne lui eſt pas permis non-plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

Jocaſte a beau dire:

Dans un château voiſin conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on

tâche de déguiser, mais qui n'est pas moins une faute.

Voici un défaut plus considérable, qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable : c'est le personnage de *Philoctète*. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pour y être accusé; encore est-il soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & l'on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement se fait absolument sans lui. Ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctète*, & l'autre sur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un Héros; mais j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur - d'ame jusqu'à la fanfaronnade. Heureusement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve *Philoctète*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation heroïque de ces deux grands-hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune prince, & qu'il

lui était permis de dire, *Un homme tel que moi* lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*; qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égaler à son maître, dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctète* était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troie. Je ne sais si je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Œta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes, qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctète* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue; c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi-bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que

l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche, que dans le tems même où il le dit. Telle est, entre autres exemples de cette perfection, la première scène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée; *Osmin* ne peut savoir de nouvelles du sérail: ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui instruisent & qui intéressent également le spectateur; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le sujet d'Œdipe est de ce genre; & il me semble que, lorsqu'on se trouve si-peu maître du terrain, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact: car le spectateur pardonne tout hors la langueur; & lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de ce souvenir d'amour entre *Jocaste* & *Philoctète*, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire. Le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire, ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux

principaux personnages. Eh ! quel rôle insipide aurait joué *Jocaste*, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, & si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il est surprenant que *Philoctète* aime encore *Jocaste* après une si longue absence : il ressemble assez aux chevaliers errans, dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maitresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaste* trop âgée pour faire-naître encore des passions : elle a pu être mariée si jeune, & il est si souvent répété dans la pièce qu'*Œdipe* est dans un grande jeunesse, que, sans trop presser les tems, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses, si l'on n'inspirait plus de sentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaste* ait plus de soixante ans dans *Sophocle* & dans *Corneille*; la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne; je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions : & s'il leur a été permis de faire-revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis longtems, & d'en faire-mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise : revenons vite à la censure.

Le troisième acte n'est point fini : on ne sait pour-

quoi les acteurs sortent de la scène, *Œdipe* dit à *Jocaste* :

> Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciffe
> Un foupçon que je forme avec trop de juftice.
> . . . . Suivez-moi,
> Et venez diffiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raifon pour qu'*Œdipe* éclairciffe fon doute plutôt derrière le théâtre que fur la fcène : auffi, après avoir dit à *Jocafte* de le fuivre, revient-il avec elle le moment d'après ; & il n'y a aucune autre diftinction entre le troifième & le quatrième acte, que le coup-d'archet qui les fépare.

La première fcène du quatrième acte eft celle qui a le plus réuffi ; mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait-dire dans cette fcène à *Jocafte* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'eft fondée que fur une ignorance bien-peu vraifemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du fujet.

> Enfin, je me fouviens qu'aux champs de la Phocide
> (Et je ne conçois pas par quel enchantement
> J'oubliais jufqu'ici ce grand événement :
> La main des dieux, fur moi fi long-tems fufpendue,
> Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vue.)
> Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eft manifefte que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, fon devoir eft de s'informer fcrupuleu-

ſement & ſans délai, de toutes ces circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre, que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; & lui qui fait que, dans ce tems-là même, il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. *Il eſt triſte* d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre. La ſcène ſuivante d'*Œdipe*, & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma pièce, eſt déjà inſtruit de ſon malheur avant que *Phorbas* achève de l'en perſuader: *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune *incertitude*, *il ne lui inſpire* aucune *ſurpriſe*; *il ne doit donc point l'intéreſſer*. Dans *Corneille*, au contraire, *Œdipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

> C'eſt un conte,
> Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je

condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Œdipe était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement; mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres autant par ſon eſprit que par ſon rang, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Œdipe de *Corneille*. L'un eſt au premier acte:

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion:

L'autre eſt au dernier acte; c'eſt une traduction de *Sénèque*.

Nec vivis miſtus, nec ſepultis:

Et le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux; & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées; mais je ne m'en suis servi, que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poësie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne se prononcent point autrement que *traits* & *attraits*: cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans son Andromaque:

> M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
> Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît, à ne consulter que l'oreille, beaucoup plus juste que celle de *jamais*, qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet, comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère*: cependant on ne le souffre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poësie française y gagnerait beaucoup, si l'on voulait secouer le joug de cet usage

déraisonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées ; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut se servir du mot propre ; & l'on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on pense.

C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs sentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence ; j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & si la poësie occupe encore mon loisir, je préférerai toujours les choses aux mots, & la pensée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jetter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'i

imagine que la manière dont j'ai hazardé les chœurs eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, & paraiſſait toujours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car, ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des ſecrets à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre*, dans *Euripide*, avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même ! Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des

dieux, rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-tems même, le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur; les perſonnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épiſodes; & il y a encore aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine*, qui a introduit des chœurs dans Athalie & dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait-paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire-chanter une troupe de juives, lorſque *Eſther* a raconté ſes aventures à *Eliſe*? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène; mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion, qui font le caractère de la tragédie. Un chœur ferait bien mal-venu après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'évènement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène : encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie ; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; & il n'est pas hors des bienséances de faire-paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Œdipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Œdipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais dejà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève ; mais je me ſuis apperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu, ſans doute, mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'aï été un peu indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, que le ſujet d'Œdipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce ; c'eſt au public à en juger : mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à-la-fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui ſe donnent la peine de les faire, me feront toujours beaucoup d'honneur, & même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus ſûr dans cette carrière dangéreuſe.

On m'a fait-appercevoir que pluſieurs vers de ma

pièce ſe trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait-appercevoir ; car, ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aie cru travailler d'imagination quand je ne travaillais que de mémoire, ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours, il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir ; & que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes Lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout-ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme-de-lettres : & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſsède mieux le théâtre, & l'autre le ſarcaſme. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi ; le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont

ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; & même, de tous ceux qui ont vu cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe : le public jugera de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura deſſillé les yeux du public : heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la tragédie qui en eſt l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font-vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera-vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſchal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma poëſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar* ; & il y a dans la ſatyre de ma pièce quelques traits qui ſont peut-être dignes des Lettres-Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſième critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ! Si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

LETTRE VII.

AU PERE *PORÉE*, JÉSUITE.

Je vous envoie, mon cher Père, (a) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Œdipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées, malgré moi, aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'Œdipe, je le composai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort-peu le théâtre de Paris; je travaillai à-peu-près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. *Dacier* qui était du pays; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire-recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaste*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un

(a) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du Père *Porée* après sa mort.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1729.

L'ŒDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre ; & on la revoit encore avec quelque plaiſir malgré ſes défauts ; ce que j'attribue, en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, Jéſuite, & M. de *la Motte*, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces ; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les

(*a*) M. de *la Motte* donna deux Œdipes en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'Œdipe en rimes fut repréſenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

préceptes de l'abbé d'*Aubignac*: *Sévère* & *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & dans la raison. Les *Pradon* & les *Boyer* les ont connus aussi-bien que les *Corneille* & les *Racine*; la différence n'a été & ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide & d'Issé, & les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. *Le Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque M. de *La Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de *La Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait-revivre ces ſages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère: mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpeare*; elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie: faut-il qu'un français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M. de *la Motte*, ſinon que meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congrève*, *Maffëi*, ont tous obſervé les lois du théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer: mais M. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons, plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bientôt; c'eſt que nous

ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à-la-fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile? « Je ne ſerais pas étonné, dit adroitement M. » de *la Motte*, qu'une nation ſenſée, mais moins amie » des règles, s'accommodât de voir *Coriolan* con- » damné à Rome au premier acte, reçu chez les » *Volſques* au troiſiéme, & aſſiégeant Rome au qua- » trième, &c. » Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon-ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardi*, verſifiée par une moderne habile?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer

l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces quinze jours; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration, auquel il fallait marcher rapidement; c'est une longue histoire qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attends. Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire d'un héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus: le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, soit celui du grand *Corneille*, soit celui de M. de *La Motte*, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage Si quelques autres pièces exigent plus de tems, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; plus cette licence est grande, & plus elle est faute.

Nous étendons souvent l'unité de tems jusqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux semaines, & un autre deux années; & si l'on

ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de tems des pièces telles que l'ancien Jules-César des Anglais, où *Cassius* & *Brutus* sont à Rome au premier acte, & en Thessalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non-seulement servent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple: aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, & celui que demandait *Aristote*. M. de *la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des évènemens; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'estime où est encore le Cid. Il est vrai que le Cid est plus touchant que Bérénice; mais Berénice n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple; & le Cid, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des évènemens; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cause de l'Infante.

M. de *la Motte* croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée & qu'il appelle un paradoxe: mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs per-*

sonnages, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même évènement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.* (*a*)

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de *la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille*, sur les trois unités; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici

(*a*) Je soupçonne qu'il y a une erreur dans cette proposition, qui m'avait paru d'abord très-plausible; je supplie M. de *la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune plusieurs personnages principaux diversement intéressés? Cependant il n'y a réellement qu'un seul intérêt dans la pièce, qui est celui de l'amour de *Rodogune* & d'*Antiochus*. Dans Britannicus, *Agrippine*, *Néron*, *Narcisse*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts séparés? ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'est qu'à l'amour de *Britannicus* & de *Junie*, que le public prend une part intéressante. Il est donc très-ordinaire qu'un seul & unique intérêt résulte de diverses passions bien ménagées. C'est un centre où plusieurs lignes différentes aboutissent: c'est la principale figure du tableau, que les autres font paraître sans se dérober à la vue. Le défaut n'est pas d'amener sur la scène plusieurs personnages avec des désirs & des desseins différens; le defaut est de ne savoir pas fixer notre intérêt sur un seul amour, lorsqu'on en présente plusieurs. C'est alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt; & c'est alors aussi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en est un exemple: *César* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre*; *Pompée*, pour s'y réfugier: *Cléopâtre* veut être aimée & régner: *Cornelie* veut se venger, sans savoir comment: *Ptolomée* songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout; aussi l'action est double, & même triple, & le spectateur ne s'intéresse pour personne.

Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon *Œdipe* est encore une preuve que des intérêts très-divers, &, si je puis user de ce mot, mal-assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctète* n'est point lié à la situation d'*Œdipe*, & dès-là cette pièce est double. (*Note tirée de l'édition de 1730.*)

comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vite entre M. de *la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand-homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. de *la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit ; où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules ; où il

faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville & danſer autour d'un tombeau ; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées ; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant, quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs : tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. de *La Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre ? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de *La Motte* :

« J'exige, avec raiſon, beaucoup plus de perfec-
» tion d'une tragédie que d'un opéra, parce qu'à
» une tragédie mon attention n'eſt point parta-
» gée ; que ce n'eſt ni d'une ſarabande, ni d'un
» pas de deux que dépend mon plaiſir ; & que
» c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire.
» J'admire qu'un homme ait ſu amener & condui-

» re dans un seul lieu & dans un seul jour, un seul » événement, que mon esprit conçoit sans fatigue, » & où mon cœur s'intéresse par degrés. Plus je » vois combien cette simplicité est difficile, plus » elle me charme; & si je veux ensuite me ren- » dre raison de mon plaisir, je trouve que je suis » de l'avis de M. *Despréaux*, qui dit:

» Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
» Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

» J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'autorité du » grand *Corneille*; j'ai plus encore, j'ai son exem- » ple, & le plaisir que me font ses ouvrages, à » proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette » règle. »

M. de *La Motte* ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles; il veut encore lui ôter la poësie, & nous donner des tragédies en prose.

DES TRAGÉDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile* ni *le Tasse*, ni M. *Despréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. *Lulli* contre la musique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire su-

périeurs à leur profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous; mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie, faute de la connaître: Paris eſt plein de gens de bon-ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous; & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art; & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de *la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté es anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américaines, traduite en français; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par

la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue, dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle M. de *La Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands-hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion, ou

d'harmonie : mais depuis que *Virgile* & *Horace* ont réuni ces deux grands mérites qui paraissent si incompatibles : depuis que M M. *Despréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile* & *Horace* ; un homme qui les a lus, & qui sait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Despréaux* & nos *Racine* à côté de *Virgile* pour le mérite de la versification ; parce que si l'auteur de l'Éneide était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & si ces deux français avaient vécu du tems d'*Auguste*, ils auraient fait le même usage que *Virgile* de la mesure des vers latins. Quand donc M. de *la Motte* appelle la versification *un travail mécanique & ridicule*, c'est charger de ce ridicule, non-seulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile & *Horace* se sont asservis à un travail aussi mécanique que nos auteurs : un arrangement heureux de spondées & de dactyles était bien aussi pénible que nos rimes & nos hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puisque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection.

M. de *la Motte* prétend, qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de Mithridate, & personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose. C'est

cette extrême difficulté furmontée qui charme les connaiffeurs : réduifez les vers en profe, il n'y a plus ni mérite ni plaifir.

Mais, dit-il, *nos voifins ne riment point dans leurs tragédies.* Cela eft vrai; mais ces pièces font en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de favoir fi nos vers doivent être rimés, ou non. M M. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que fi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne foit plutôt par l'impuiffance de marcher dans celle de ces grands-hommes, que par le defir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent fe paffer de rimes, parce que leur langue a des inverfions, & leur poéfie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a fon génie, déterminé par la nature de la conftruction de fes phrafes, par la fréquence de fes voyelles ou de fes confonnes, fes inverfions, fes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eft la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poéfie, qui doit marcher, comme notre profe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un befoin effentiel du retour des mêmes fons, pour que notre poéfie ne foit pas confondue avec la profe. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale :
Le fort, dit-on, l'a mife en fes févères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne funeste :
Le sort, dit-on, l'a-mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grâce sur l'autre vers : la manière même de réciter des vers, en italien & en anglais, fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes : nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. de *la Motte* compare nos poètes, (c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*,) à des fesseurs d'acrostiches, & à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à-peu-près dans ce cas ; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime ; & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Homère* & dans *Virgile* : ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou,

mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers : auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de *la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire-ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de *la Faye* veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'Ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de *la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance, dans laquelle M. de *la Faye* a raſſemblé, en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré :

Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſée?* &c.

Je crois que M. de *la Motte* ſe trompe comme phyſicien; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. de *la Faye* a pris, ſans doute, un meilleur parti que moi: il s'eſt conduit comme ce philoſophe qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de *la Motte* nie l'harmonie des vers; M. de *la Faye* lui envoie des vers harmonieux: cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE

AVEC DES CHŒURS,

Représentée, pour la première fois, le 18 *Novembre* 1718.



PERSONNAGES.

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND-PRÊTRE.

ARASPE, confident d'*Œdipe*.

ÉGINE, confidente de *Jocaste*.

DIMAS, ami de *Philoctète*.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHŒUR de Thébains.

La Scène est à Thèbes.

ŒDIPE.





ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

Philoctete, est-ce vous ? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère ? (a)
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire :
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe, depuis long-tems aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux:
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,

Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle,
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous:
Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste... (les dieux me seraient-ils plus doux?)
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés, depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,

Lorfque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à fes fujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eft mort affaffiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de fon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand,du courroux des dieux miniftre épouvantable,
Funefte à l'innocent fans punir le coupable,
Un monftre, (loin de nous que fefiez-vous alors ?)
Un monftre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel, induftrieux dans fa trifte vengeance,
Avait à le former épuifé fa puiffance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron, (1)
Ce monftre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable affemblage,
Uniffait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préferver ces lieux.

D'un fens embarraffé dans des mots captieux,
Le monftre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Propofait une énigme avec art concertée ;
Et fi quelque mortel voulait nous fecourir,
Il devait voir le monftre & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut foufcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit fon empire
A l'heureux interprète infpiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce fens myftérieux.

Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance;
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit; ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du ſceptre de Corinthe, (1)
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles:
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquiles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde;
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.

L'inno-

L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami; le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles;
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin:
Et, dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-tems ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'Amour parlait à ce cœur agité;
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre ; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dîs à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide :
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchais près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand-homme eſt un bienfait des dieux !
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux ;
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage.
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſé-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire ; & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Œdipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple, eſt digne d'un tel prix.

Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître:
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens, (b)
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans; vos victimes ſont prêtes:
O monts! écrâſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables;
Faible soulagement aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver;
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les tems sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Peuple, qui dans ce temple, apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences!
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

(*au grand-prêtre.*)

Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours?
Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit, à ma vue,
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haîne & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt alors fait entendre:
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuple, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. »

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois! (3)
Tant qu'ils ſont ſur la terre, on reſpecte leurs lois;
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême;
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-même:
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe,
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins?

Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
(*à Jocaſte.*)
Pour moi qui, de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs;
Et, de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorſque, de ſes Etats parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières,
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil & l'appui;
Laïus, qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince, à ſes yeux maſſacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même, il ſe traînait à peine;
Il tomba tout-ſanglant aux genoux de ſa reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
» Ils m'ont laiſſé mourant; & le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte.»
Il ne m'en dit pas plus: & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,

Déroba le coupable à ma juſte pourſuite :
Peut-être, accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt-après déſola cette rive ;
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive ;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle.
Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi,
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblai d'ordonner ſa grâce ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrètement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE. (*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez.... Courez, que l'on s'empreſſe ;
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe,
Moi-même devant vous je veux l'interroger :
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.

Il faut tout écouter ; il faut, d'un œil ſévère ;
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez !
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire !
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers ;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture !

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups !
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage & nommez la victime.
(*au grand-prêtre.*)
Vous, retournez au temple ; allez que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois ;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre :
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre,
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Il marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète;
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour
Pour nous ſauver, ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctète!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait, & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine,
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;
Son front mal-déguiſé découvrait ſon dépit:
J'ignore quel ſujet animait ſa colère;
Mais au ſeul nom du roi, trop prompt & trop ſincère,

Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter;
Jusques à la menace il osa s'emporter.
Il partit; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux:
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez long-tems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit-taire nos soupçons & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés: Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangéreux dépouillera le reste:
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités; (c)
Les dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine! ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang: n'exigez rien de plus.

Allez

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux !
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime.
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer ; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage ! (d)
Le crime ; la baſſeſſe eût été ſon partage !
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux, puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur ;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,

On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens ;
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre ;
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre :
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe ;
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux :
J'ai, deux fois, de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux ! ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés ;
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front, chargé d'ennuis, fut ceint du diadême :
Il fallut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffais de mes ſens la révolte cachée :
Que déguiſant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée

Une feconde fois tenter la deftinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eft-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins fans trop de réfiftance,
De vos états fauvés donna la récompenfe.

JOCASTE.

Ah! grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctète abfent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monftre cruel Thèbe alors ravagée,
A fon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je fentis pour lui quelque tendreffe;
Mais que ce fentiment fut loin de la faibleffe!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes fens enchantés enfant impétueux;

Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctète a fait-naître en mon ame;
Et qui, sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Œdipe une amitié sévère,
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Cependant, sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure:
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice:
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner,
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor, trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient: je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même : je tremble ! évitons sa présence.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, & cessez de trembler ;
Osez me voir, osez m'entendre & me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes :
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la mollesse aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, &, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout qu'elle s'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur : une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi.
Et du Sphinx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue :
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,

Et qu'Œdipe. . . .

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne ; & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah ! pourquoi la fortune, à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles ;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé :
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête !
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur !

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurais-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre ;
Un feu contagieux annonce ſon courroux,
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;

On le cherche... on vous nomme, on vous accuse
enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais : une pareille offense
Etonne mon courage & me force au silence.
Qui ? moi, de tels forfaits ! moi, des assassinats !
Et que de votre Époux.... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'est vous faire injure,
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez moi, c'en est fait ; nous nous aimons en
vain ;
Les dieux vous réservaient un plus noble destin ;
Vous étiez né pour eux : leur sagesse profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour, remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre & timide
Ne doit point occuper le successeur d'Alcide ;
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins,
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos
soins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaissent ;
Hercule est sous la tombe, & les monstres renais-
sent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris ;
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.

Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse :
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, & qu'il est mon époux.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

Araspe, c'est donc-là le prince Philoctète ?

PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à sa perte animé,
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie :
J'ai pour vous trop d'estime ; & je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie ;
Et soutenez sur-tout, par un trait généreux, (e)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Être utile aux mortels, & sauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,

Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire & que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laissé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi;
Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un roi:
C'est un honneur trop grand, pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours & défendu les vôtres,
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accusé, songez à vous défendre,
Paraissez innocent; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous:
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer: sur la foi de mon nom,
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
D'infâmes assassins a délivré la terre;
Hercule à les dompter avait instruit mon bras,
Seigneur: qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
Seigneur; & si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime:
Je vous rends trop justice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ferait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi, pour fes fujets, eft un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi, c'eft un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois ; & vous devez fonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuftres marques :
Des guerriers comme vous font égaux aux monarques ;
Je le fais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eft digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous....

PHILOCTETE.

Ce n'eft point moi : ce mot doit vous fuffire.
Seigneur, fi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainfi je dois être écouté.
C'eft aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A fe juftifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (4)
Quand il a dit un mot, en eft cru fur fa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me foupçonne !
Ah ! ce n'eft point à vous d'en accufer perfonne ;
Son fceptre & fon époufe ont paffé dans vos bras,
C'eft vous qui recueillez le fruit de fon trépas.
Ce n'eft pas moi, fur-tout, de qui l'heureufe audace

Disputa ſa dépouille & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître ;
J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince ; & ſi votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous....

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens :
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infâme.

Je te dirai bien plus : je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur ;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces dieux dont le pontiſe a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours :
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Aux pieds du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui, nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux ;

Ce sont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide ?....
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait-monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiège à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence?
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense?

JOCASTE.

Moi! si je la prendrai? Dussent tous les Thébains
Porter jusques sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans dussé-je être écrâsée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes espr ts:

Mon

Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le fait: on dira que je lui facrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie;
Que mon cœur brûle encore.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais.....

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princeffe
Puiffe jamais cacher fa haîne ou fa tendreffe?
Des courtifans fur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts;
A travers les refpects, leurs trompeufes foupleffes
Pénètrent dans nos cœurs & cherchent nos faibleffes;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit;
Un feul mot, un foupir, un coup-d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jufqu'à notre filence:
Et quand leur artifice & leur perfévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos fecrets;
Alors avec éclat leurs difcours indifcrets,
Portant fur notre vie une trifte lumière,
Vont de nos paffions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards fi perçans font dangéreux pour vous?
Quel fecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on fait votre amour, on fait votre victoire:

On fait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuſer toujours prompte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur:
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée:
Que dis-je? Je ne fais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours;
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre;
Je ſens trembler mon bras tout-prêt à le défendre;
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute:
C'eſt ma ſeule eſpérance; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir.
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie.
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici:
Chère Egine, va, cours.



SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah ! Prince ; vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue ;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir, (g)
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir :
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être,
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compassion & plus de fermeté ;
Préférez, comme moi, mon honneur à ma vie ;
Commandez que je meure, & non pas que je fuie ;

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu; j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame;
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié,
Vous conſervez encore un reſte de pitié;
Enfin s'il vous ſouvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne tout entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence, au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?

Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie :
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, SUITE.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice ;
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer :
Ce ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime ;
Et je laisse à nos dieux, plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible & pure ; (*h*)
Mais l'extrême justice est une extrême injure :

Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croierez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE *à Œdipe.*

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

ŒDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

ŒDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?

(*à Œdipe.*)

Qui vous! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne & ma main?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent, malgré la voix des dieux.

Je vous rends la juſtice enfin qui vous eſt due;
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras; (*i*)
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre impoſteur.
(*au grand-Prêtre.*)
Voilà donc des autels quel eſt le privilège!
Grâce à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé. (5)
Tremblez, malheureux roi! votre règne eſt paſſé.
Un inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires, (6)
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par-tout d'un dieu vengeur vous ſentirez les coups:

Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres:
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre;
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite;
Et respecte un courroux que ta présence irrite;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE.

Arrête: que dis-tu? qui? Polybe mon père....

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! savez-vous quel sang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de sa naissance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile.
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquille:
Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (k)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois;
Philoctète avec vous combattrait sous vos lois;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable;
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains,
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois;
Sur-tout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

ŒDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Est-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... Puiſſent les dieux, ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre;
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

ŒDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons: il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez....

ŒDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Non, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit & le présent m'accable,
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime par-tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi! votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus & du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune, (7)
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense:
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste & rare!
Œdipe a-t-il porté sur toi sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappellez un souvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,

Laïus eut avec vous assez de ressemblance ;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :
Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré !.... Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (8)
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non : chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée ;
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faiblesse.
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtresse ;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
« Ton fils tuera son père, & ce fils sacrilége,
» Inceste & parricide.... » O Dieux ! acheverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte!
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte!

ŒDIPE.

Ah! Madame, achevez: dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur: & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos dieux, & condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime:
Et, penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revint-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,

Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères :
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux !
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſ-
truire !
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.

Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant, de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, (ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée ;)
Pour la première fois, par un don ſolennel,
Mes mains, jeunes encore, enrichiſſaient l'autel :
Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvri-
rent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvri-
rent ;
De l'autel, ébranlé par des longs tremblemens,
Une inviſible main repouſſait mes préſens ;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pu-
» reté

» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies:
» Va porter tes présens aux autels des Furies;
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;
» Va, ce sont-là les dieux que tu dois implo-
» rer. »
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je? Quel démon, en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'hor-
reurs?

ŒDIPE.

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et, suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;

Je déguifai par-tout ma naiffance & mon nom:
Un ami, de mes pas fut le feul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait feconda mon courage.
Heureux, fi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deftin par un noble trépas!
Mais je fuis réfervé, fans doute, au parricide.
Enfin, je me fouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jufqu'ici ce grand événement;
La main des dieux fur moi fi long-tems fufpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vue:)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courfiers.
Il fallut difputer, dans cet étroit paffage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & fuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puifa toujours l'orgueil avec le fang.
Inconnu, dans le fein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le fort venait offrir,
Me femblaient mes fujets & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieufe
Arrête des courfiers la fougue impétueufe.
Loin du char à l'inftant ces guerriers élancés
Avec fureur fur moi fondent à coups preffés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine:
Dieux puiffans! je ne fais fi c'eft faveur ou haine;
Mais, fans doute, pour moi contre eux vous combattiez,

Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge;
Couché sur la poussière, observait mon visage;
Il me tendit mes bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même, en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, Madame!

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.



SCÈNE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger:
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet, bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui, moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon roi....

ŒDIPE.

Malheureux! épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O dieux!
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

ŒDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage

Attaqua vers Daulis en cet étroit passage?
Oui, c'est toi, vainement je cherche à m'abuser;
Tout parle contre moi, tout cherche à m'accuser;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber mon maître:
Vous avez fait le crime, & j'en fus soupçonné;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice;
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice;
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Jocaste..... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

ŒDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage;
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?

Arrêtez

Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse
Ecoutez ma prière

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le suis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.

Je remplis ces climats du malheur qui me fuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être, de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre,
Et, ſans trop rappeler cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez....

ŒDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſévelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe! que jamais ta déteſtable rive......

SCENE IV

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive;
Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*à Jocaste.*)
Adieu! que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe:
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars, je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle;
Et, vivant loin de vous, sans Etats, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, SUITE.

ŒDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours;
Et perdant votre roi, vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide;
Un monarque est son père (*), il fut l'ami d'Alcide.
Que je parte, & qu'il règne.... Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets & le trône en monarque.....
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, SUITE.

ŒDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je voi?
Vous, de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui feſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,

Trop crédule artisan de mes tristes destins!
O Ciel! & quel est donc l'excès de ma misère;
Si le trépas des miens me devient nécessaire?
Si, trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père est un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler;
Que ce silence.....

ICARE.

O Ciel! oserai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment sans témoin daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE *à sa suite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser.
Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

ŒDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.

ŒDIPE.

Est-ce assez? & ce trait sera-t-il le dernier?
Poursuis, destin, poursuis! tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches sujets courons me présenter.

Parmi ces malheureux prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable;
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; & Polybe lui-même,
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père, aussi, mon père me trahit!
De la rebellion mon père est le complice!
Il me chasse du trône!

ICARE.

Il vous a fait justice;
Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils!

ICARE.

Non, Seigneur; & ce prince
A tout dit en mourant. De ses remords pressé,
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé:
Et moi, de son secret confident & complice,

Craignant du nouveau roi la févère juftice;
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point fon fils! & qui fuis-je? grands Dieux!

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiffance;
Et je fais feulement, qu'en naiffant condamné,
Et fur un mont défert à périr deftiné,
La lumière fans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainfi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maifon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui fe dît votre père,
Expofa votre enfance en ce lieu folitaire.
Quelque dieu bienfefant guida vers vous mes pas;
La pitié me faifit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur prefque éteinte:
Vous viviez, auffitôt je vous porte à Corinthe;
Je vous préfente au prince: admirez votre fort!
Le prince vous adopte au lieu de fon fils mort;
Et par ce coup adroit, fa politique heureufe
Affermit pour jamais fa puiffance douteufe.
Sous le nom de fon fils, vous futes élevé

Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place :
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais ; & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait-naître :
Mais long-tems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encore eſt tellement frappé,
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin : ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais ; mais, malgré les maux que je prévoi,
Un déſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

Ah! Phorbas, approchez!

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême:
Plus je le vois, & plus.... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même:
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes;
Cet enfant qu'au trépas....

PHORBBS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler,
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie:
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas:
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras:
Vos destins sont connus, & voilà votre père....

ŒDIPE.

O sort qui me confond! ô comble de misère!
(*à Phorbas.*)
Je serais né de vous? le ciel aurait permis
Que votre sang versé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguise rien!

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel était ſon pays ?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point ſon père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur...

ŒDIPE.

Sortez, cruels ! ſortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe,

Fuyez; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirai trop de m'avoir conservé.

SCENE IV.

ŒDIPE *seul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister:
Je tombais dans le piège, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abyme,
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits: je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez!... Ou suis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,

D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté:
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi;
Vos redoutables cris ſont venus juſqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes!

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuſe, arrêtez! quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils. (*il ſort.*)

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime !

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ô jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine:

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

LE GRAND PRÊTRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerein ſe lève ſur nos têtes;

Les feux contagieux ne font plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient font déjà refermés:
La mort fuit : & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce fes bontés par la voix du tonnerre.

(Ici on entend gronder la foudre, & l'on voit briller les éclairs.)

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où fuis-je, & qu'eft-ce que j'entends ?
Barbares !....

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eft fait, & les dieux font contens.
Laïus du fein des morts ceffe de vous pourfuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre,
Le fang d'Œdipe enfin fuffit à fon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers affemblage effroyable !
Il eft donc mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le fort qui l'accable
Des morts & des vivans femble le féparer;
Il s'eft privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans fes yeux enfoncer cette épée,
Qui du fang de fon père avait été trempée;
Il a rempli fon fort, & ce moment fatal
Du falut des Thébains eft le premier fignal.
Tel eft l'ordre du ciel, dont la fureur fe laffe;
Comme il veut, aux mortels il fait juftice ou grâce;

Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi, je me punis;
(elle se frappe.)
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuse Reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, & vous Thébains qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, & songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.



DIMAS.

Quel fruit eſpérez-vous d'un amour ſi funeſte ?
Venez-vous de l'État embrâſer ce qui reſte ?
Ravirez-vous Jocaſte à ſon nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Son époux ! Juſte ciel ! ah, que me dites-vous ?
Jocaſte !... Il ſe pourrait qu'un ſecond hyménée.....

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint ſa deſtinée....

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais preſſenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre & le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots, conduit par le grand-prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obſtiné.
Vous n'êtes point ici le ſeul infortuné.

(c) Dans l'édition de 1719:

Thèbe en ce jour funeſte
D'un reſpect dangereux a dépouillé le reſte.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

(d) Dans la même édition:

Lui ! qu'un aſſaſſinat ait pu ſouiller ſon ame !
Des lâches ſcélérats c'eſt le partage infâme.
Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux,
Que d'entendre d'un crime accuſer ce héros.

(e) *Ibid.*

Et méritez enfin, par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

(*f*) Edition de 1719, *Hidaspe*, confident d'*Œdipe*, est le même qu'*Araspe* dans les éditions suivantes.

(*g*) *Ibid.*

Mon devoir, dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr.

(*h*) *Ibid.*

PHILOCTETE.

Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre;
Mais je suis Philoctète, & veux bien vous apprendre
Que l'exacte equité dont vous suivez la loi,
Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.

(*i*) Edition de 1719:

PHILOCTETE.

Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;
Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puisse défendre. *il sort.*

ŒDIPE.

Non, je ne reviens point de mon saisissement,
Et ma rage est égale à mon étonnement!
(*Au Grand-Prêtre.*)
Voilà donc des Autels quel est le privilège!
Imposteur! ainsi donc ta bouche sacrilège....

(*k*) Seigneur, vous avez vu ce qu'on ose attenter:
Un orage se forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi, d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.

ŒDIPE.

Quelle funeste voix s'élève dans mon cœur!
Quel crime, juste ciel! & quel comble d'horreur!

Fin des Variantes de la Tragédie d'Œdipe.

NOTES.

(1) Il y a dans l'Œdipe de *Corneille*:

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion;
Se campait fièrement sur le mont Citheron.

(2) Dans les dernières éditions on lisait:

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

Dans la nôtre on lit:

Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître, pour dire *ne pas connaître*, n'est point en usage. On reprocha cette expression à M. de *Voltaire*; il céda à ses critiques, & sacrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(3) Aux premières représentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parisiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

(4) Dans l'édition de 1719, il y avait:

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'Œdipe a cru devoir adoucir ces espèces de rodomontades si fréquentes dans *Corneille*, mais que M. de *Voltaire* ne s'est jamais permises que dans ce rôle de *Philoctète*.

(5) Vers de *Corneille*.

(6) Cette scène est imitée de *Sophocle*, de même que le deux derniers actes. *Voyez* les Lettres à M. de *Genonville*, au commencement de ce volume.

(7) La première fois que l'empereur *Joseph II* parut à la Comédie française, à Paris, en 1777, on donnait Œdipe, & le public lui appliqua ces vers.

(7) On lit dans le Scévole de *du Ryer*:

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son sein enfermée;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins.

FRAGMENS D'ARTEMIRE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 15 Février 1720.

AVER-

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de ſuccès. Le fond de l'intérêt eſt le même que dans Mariamne. C'eſt également une femme vertueuſe, perſécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des perſonnages, le dénoument, tout eſt différent : & à l'exception d'une ſcène entre *Caſſandre* & *Artémire*, qui reſſemble à la ſcène du quatrième acte, entre *Hérode* & *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire ; il n'en reſte que la ſcène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie Italienne, & le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons eſſayé de retrouver le plan de la pièce ; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie eſt fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conſerver un plus grand nombre de vers :

On verra, dans ces fragmens, que M. *de Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-ſix ans, cherchait à former ſon ſtyle ſur celui de *Racine*. L'imitation eſt même très-marquée.



PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

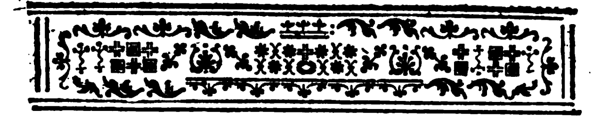
MENAS, parent & confident de *Pallante*.

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre*.

CEPHISE, confidente d'*Artemire*.

La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.





FRAGMENS D'ARTEMIRE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

ARTEMIRE, en proie à la plus vive douleur, » ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait » éprouver l'humeur soupçonneuse & la cruauté de » *Cassandre* son mari, que la guerre a éloigné d'elle, » & dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans, rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre & rois après sa mort, (a)
Fatigués de forfaits & lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix,
Qui brisant tes liens te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix, que la Grèce respire,
Est un bien peu connu de la triste Artémire!

(a) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans *Olympie*:

Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas....

Cassandre... à ce nom seul, la douleur & l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.
Vainqueur des Locriens, Cassandre va paraître;
Esclave en mon palais, j'attends ici mon maître:
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom si doux?
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare!

» Elle rappelle à *Céphise* les principaux événemens » de sa vie.

Il te souvient de la triste journée
Qui ravit Alexandre à l'Asie étonnée.
La terre, en frémissant, vit après son trépas
Ses chefs impatiens partager ses Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce superbe héritage,
Divisés d'intérêts & pour le crime unis, (*b*)
Assassiner sa mère, & sa veuve, & son fils.
Ce sont-là les honneurs qu'on rendit à sa cendre.
Je ne veux point, Céphise, injuste envers Cassandre,
Accuser un époux de toutes ces horreurs:
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs;
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes. (*c*)
Du prix de tant de sang cependant il jouit;
Innocent ou coupable, il en eut tout le fruit,
Il régna: d'Alexandre il occupa la place.

(*b*) M. de *Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers se trouve dans la Henriade, chant II.

La Grèce épouvantée approuva son audace,
Et, ses rivaux soumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs & le tyran des rois.
Pour mon malheur alors, attiré dans l'Épire,
Il me vit, il m'offrit son cœur & son empire.
Antinoüs mon père, insensible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funestes honneurs.
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère;
En me tyrannisant, il crut agir en père;
Il pensait assurer ma gloire & mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt: le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens secrets,
Dans cette cour trompeuse excitant les orages,
Ont de Larisse en feu désolé les rivages:
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné se vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défense;
C'est-là que de nos dieux attestant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embrassant les genoux,
Je me jettai tremblante au-devant de ses coups.
Le cruel, repoussant son épouse éplorée....
O crime! ô souvenir dont je suis déchirée!
Céphise! en ces lieux même où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux, témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a massacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.

. . . .

Mais il n'eſt pas le ſeul ; & mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'hiſtoire de ma vie.
Céphiſe, on ne ſait point quel coup ce fut pour moi,
Lorſqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi ;
Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon ſort unir ſa deſtinée.
Ses charmes, ſes vertus avaient touché mon cœur ;
Je l'aimais, je l'avoue ; & ma fâtale ardeur
Formant d'un doux hymen l'eſpérance flatteuſe,
Artémire ſans lui ne pouvait être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir.
Je puis à ce héros les donner ſans rougir ;
Je ne m'en défends point : je les dois à ſa cendre.

CEPHISE.

Il n'eſt plus ?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Caſſandre ;
Et lorſque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphiſe, on m'ordonna d'épouſer ſon bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable ?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, & mon père était inexorable ;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer ;
Enfin, ſans ſon aveu, je rougiſſais d'aimer.
Que veux-tu ? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère !
Pardonne à cet hymen où me força mon père.

Hélas ! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à-la-fois mon père & mon amant.

» Cependant elle doit respecter le nœud qui l'unit
» à *Cassandre*.

. . . . . . Hélas ! c'est-là mon désespoir.
Je sais que contre lui l'amour & la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais est tombé sous ses coups ;
Céphise ; cependant Cassandre est mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A souillé nos liens, & n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en secret le droit de le haïr,
Mais en le haïssant je lui dois obéir.

» *Céphise* lui parle de sa grandeur : Vous régnez,
» lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphise ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Cassandre : il me laisse en partage
Sur ce trône sanglant la honte & l'esclavage.
Son favori Pallante est ici le seul roi ;
C'est un second tyran qui m'impose la loi.
Que dis-je ? tous ces rois, courtisans de Pallante,
Flattant indignement son audace insolente,
Auprès de mon époux implorent son appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaissent devant lui.

» *Pallante* arrive & fait retirer *Céphise* ; il présente
» à la reine une lettre de *Cassandre*. Cette lettre est
» adressée à *Pallante*. *Artémire* lit :

De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
Et voulant me venger de tous mes ennemis,
J'attends de votre main la tête d'Artémire.

Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

» *Pallante*, depuis long-tems amoureux de la reine, » veut l'engager à ſe ſouſtraire à la mort en s'uniſſant » à lui. Il lui propoſe de l'affranchir de la tyrannie de » *Caſſandre* en aſſaſſinant le tyran, & de s'emparer » du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaiſſez mal, & mon ame eſt ſurpriſe,
Bien moins de mon trépas que de votre entrepriſe.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre ſon cœur & ſes vrais ſentimens.
Si mes yeux, occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'aſſaſſin d'un père,
Si j'écoutais ſon crime & mon cœur irrité,
Caſſandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il eſt mon époux, quoique indigne de l'être ;
Le ciel qui me pourſuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir, & ſais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'uniſſent à moi.
Qu'à ſon gré dans mon ſang il éteigne ſa rage ;
Des Dieux, par lui bravés, il eſt pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les ſiens me ſont ſacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon ſort déplorable,

Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser, ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous à choisir.

ARTEMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, & je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, songez.....

ARTEMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante.
Je ne suis point à plaindre, & je meurs innocente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'est pour me frapper.

(*elle sort.*)

» *Pallante* est furieux de ne pouvoir recueillir le » fruit des soupçons jaloux qu'il a semés dans le » cœur de *Cassandre.* Cependant il ne désespère pas » de vaincre la résistance de la reine ; il s'enhardit » dans le projet d'assassiner le roi :

Son trône, ses trésors en seront le salaire :
Le crime est approuvé, quand il est nécessaire.

» Il a besoin d'un complice ; il croit ne pou- » voir mieux choisir que *Ménas*, son parent & son » ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il se sent » assez de courage pour tenter une grande entreprise, » *Ménas* répond que douter de son zèle & de son amitié,

» c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui
» confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas*
» n'en eſt point étonné ; mais il repréſente à *Pal-*
» *lante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté.
» *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme
» une adroite hypocriſie :

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme:
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon
ame;
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a cor-
rompu.

» Il dévelope ſes projets à *Ménas*, qui lui promet
» de ne pas le trahir, mais qui refuſe d'être com-
» plice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde
» plus *Ménas* que comme un confident dangereux
» dont il doit prévenir l'indiſcrétion. »

ACTE II.

» PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès
» d'*Artémire* : il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt ré-
» ſolue que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le
» trône & la vie. *Artémire* répond :

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi ;

Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Cassandre me jette,
Artémire est encor sa femme & sa sujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conserverai le jour qu'il veut m'ôter.

» *Pallante* sort : *Artemire* reste avec *Céphise*, qui lui » apprend que *Philotas* n'est point mort, qu'il va re- » paraître ; elle lui conseille de ménager *Pallante*, de » gagner du tems, afin de redevenir maitresse de sa » destinée ; elle lui reproche d'avoir trop bravé le » favori du roi.

Madame, jusques-là deviez-vous l'irriter ?

ARTEMIRE.

Ah ! je hâtais les coups que l'on veut me porter ;
Céphise, avec plaisir agrissant sa colère,
Moi-même je pressais le trépas qu'il diffère :
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel secours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas ! de mon époux armant la main sanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi ?

ARTEMIRE.

Philotas est vivant, Philotas est ici :
Malheureuse ! comment soutiendras-tu sa vue ?
Toi qui, de tant d'amour si long-tems prévenue,
Après tant de sermens, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas !
Toi que brûle en secret une flamme infidelle,

Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, & j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre & le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui ? pour un perfide,
De mon père & de moi meurtrier parricide:
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi,
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au ferment qui me lie,
Lui doit encor sa foi quand il m'ôte la vie.
Non : c'est trop de tourmens ; de trouble, de remords ;
Emportons, s'il se peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que sur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raison garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous seule, & tout veut vous servir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faiblesse, & je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, pensez-vous qu'il vous chérisse encore ?

ARTEMIRE.

Il doit me detester, Céphise, & je l'adore.
Son retour, son nom seul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort, qu'en même tems Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma pensée;
Je n'y songeais pas même, & mon ame en ce jour
N'a de tous ses malheurs senti que son amour.

A quelle honte, ô Dieux! m'avez-vous fait-descendre!
Ingrate à Philotas, infidelle à Caſſandre,
Mon cœur, empoiſonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, & toujours malheureux,
Que leurs reſſentimens, que leurs haînes s'uniſſent:
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer; je l'attends avec joie.
O mort! avec plaiſir je paſſe dans tes bras....
Céphiſe, ſoutiens-moi: grands Dieux, c'eſt Philotas!

» *Philotas* adreſſe des reproches à *Artémire* ſur ce
» qu'elle lui a manqué de foi en paſſant dans les
» bras de *Caſſandre*, & lui rappelle l'amour dont ils
» ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond:

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haîne & le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réſervés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers ſa colère,
Daignait ſe ſouvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour & de tant d'amitié,
J'ôſe eſpérer encore un reſte de pitié.

N'outragez point une ame assez infortunée :
Le sort qui vous poursuit ne m'a point épargnée,
Il me haïssait trop pour me donner à vous.

. . . .

Je ne m'excuse point : je sais mon injustice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir austère
Attachait mes destins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir :
Seigneur, le ciel est juste ; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

» *Philotas* lui répète combien *Cassandre*, un lâche,
» assassin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Cessez de me parler de ce triste hyménée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma course est terminée.
Cassandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur & qui vois mes alarmes,
Protége Philotas, & pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les pressantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteste les dieux qu'ils offensent peut-être.
Mon cœur, depuis long-tems ouvert aux déplaisirs,

N'a connu que pour vous l'usage des soupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Cassandre a dévoré mon ame:
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'est un crime peut-être, & je vais l'expier.
Hélas! en vous voyant, vers vous seul entraînée,
Je mérite la mort & je suis condamnée.

» *Pallante* revient & surprend *Philotas* avec *Artémire*. *Philotas* sort en bravant ce favori, qui presse » *Artémire* d'accepter sa main pour sauver sa vie; » elle le refuse. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il » la soupçonne d'avoir appelé *Philotas* à son secours; » qu'il connaît ses sentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu soupçonner, lâche? que peux-tu croire?
Tranche mes tristes jours, mais respecte ma gloire.
Aussi-bien n'attends pas que je puisse jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que sur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible mystère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne suffit pas.
Tu t'attendais, sans doute, à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus: tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes justes soupçons,
Tes crimes sont connus, ce sont-là mes raisons.
C'est toi dont les conseils & dont la calomnie

De mon malheureux père ont fait-trancher la vie?
C'eſt toi qui, de ton prince infâme corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé ſon cœur:
C'eſt toi qui, ſur ſon trône appellant l'injuſtice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né peut-être, & juſte, & généreux:
Peut-être ſans Pallante il ſerait vertueux.
Puiſſe le ciel enfin, trop lent dans ſa juſtice,
A la Grèce opprimée accorder ton ſupplice!
Puiſſe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniſtres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet eſpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, & l'arrêt de Caſſandre,
Et la voix de mon ſang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton ſupplice importuner les dieux.

(*elle ſort.*)



ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, &, maître de mon ſort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le deſtin me livre,
Vous me connaiſſez trop pour m'ordonner de vivre.

» *Philotas* lui fait-eſpérer qu'aidé de ſon courage
» & de ſes amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince : sans retour les dieux m'ont condamnée,
Puisqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée.
Cet amour, autrefois si tranquille & si doux,
Désormais dans Larisse est un crime pour nous.
Je ne puis sans remords vous voir ni vous entendre ;
D'un charme rrop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigrissez mes maux, au lieu de les guérir:
Ah ! fuyez Artemire, & laissez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle !

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuse !

PHILOTAS.

Artémire, vivez !

ARTEMIRE.

Et pour qui ?.... malheureuse !

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis...;

ARTEMIRE.

Je vous aime, & je meurs : c'est tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie !

ARTEMIRE.

Mon amour est un crime ; il faut que je l'expie.

» *Philotas* presse *Artémire* de fuir *Cassandre*: *Arté-*

» mire lui cède à condition qu'il vivra loin d'elle
» On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* disparaît
» pour chercher les moyens de sauver la reine
» des fureurs de *Cassandre*. *Pallante* vient pour con-
» sommer le crime; il propose à *Artémire* le choix
» du fer ou du poison. Elle saisit une épée, &
» au moment qu'elle va se percer, *Hipparque*, mi-
» nistre de *Cassandre*, la lui arrache des mains. Le
» roi a révoqué ses ordres sanguinaires. *Hipparque*
» s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

» MENAS, envoyé par le traître *Pallante* vers la
» reine, pour lui communiquer d'importans secrets,
» se rend dans l'appartement d'*Artémire* : *Pallante* l'y
» surprend, le poignarde, & persuade à *Cassandre* que
» sa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue cri-
» minelle. *Cassandre* a la faiblesse de le croire encore :
» il ordonne de nouveau la mort d'*Artémire*. Le qua-
» trième acte commence par l'exposition de ces évé-
» nemens.

» On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Ou suis-je? où vais-je? ô Dieux, je me meurs! je le voi.

CEPHISE.

Avançons.......

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien ! que voulez-vous de moi ?

CEPHISE.

Dieux justes ! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante ;
Je n'ose, jusqu'à vous, lever une œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuissantes larmes ;
Craignant votre justice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'est déja présentée ;
Tranquille & sans regrets je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haîne, ardente à me sauver ;
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver ?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon père ?
Au-delà de la mort étend-on sa colère ?
Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offense,
Par le ciel qui m'entend, qui sait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose conjurer,
Donnez-moi le trépas sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice ;
La honte est dans le crime, & non dans le supplice. (*)
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,

(*) Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaud. *Le C. d'Essex.*

Qui redouble ma honte & nous pèſe à tous deux.
Voilà donc le ſecret dont vous vouliez m'inſtruire?

ARTEMIRE.

Eh! que me ſervira, Seigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, ſi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous ſert:
J'ignore ſi vous-même, en pourſuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas! après deux ans de haîne & de malheurs
Souffrez quelques ſoupçons qu'excuſent vos rigueurs.
Mon cœur même en ſecret refuſe de les croire;
Vous me déshonorez, & j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux;
Je vous reſpecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monſtre qui m'accuſe,
Et quand vous m'opprimez, c'eſt moi qui vous excuſe.
Mais ſi vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui;
Que Ménas à mes pieds, craignant votre juſtice,
D'un heureux ſcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait..... mais, hélas!
Vous détournez les yeux, & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures;
Ceſſez: n'empruntez point le ſecours des parjures:
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi-bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine;
Toute plainte eſt frivole, & toute excuſe eſt vaine.

ARTEMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups.

Faites-couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien! connaiſſez donc mon ame tout entière:
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer:
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, & doit peut vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur?
Vous qui, de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père;
Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſavez, Caſſandre: apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût ſoumiſe,

Pour un autre que vous mon ame était éprise:
J'étouffai dans vos bras un amour trop puissant;
Je le combats encore, & même en ce moment:
Ne vous en flattez point, ce n'est pas pour vous
plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'est chère;
Mon devoir me suffit, & ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi, même en vous haïssant.
J'ai fait plus: ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briser les nœuds d'un funeste hyménée;
Je tenais dans mes mains l'empire & votre sort;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout m'en sollicitait; je l'aurais dû peut-être;
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas:
J'ai voulu cependant respecter votre vie.
Je n'ai considéré, ni votre barbarie,
Ni mes périls présens, ni mes périls passés;
J'ai sauvé mon époux; vous vivez, c'est assez.
Le tems, qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure;
Et vos yeux, recevant une triste clarté,
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

» *Cassandre* persiste dans sa prévention, & laisse la
» reine seule avec sa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a su tramer ce long tissu d'horreurs!

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.
Quoi ! Ménas à mes yeux maſſacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accuſent que moi ;
Ah ! c'en eſt trop, Céphiſe, & je pardonne au roi.
Hélas ! le roi, ſéduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec juſtice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-tems....

ARTEMIRE.

Juſtes Dieux ! quel nom prononces-tu ?
Hélas ! voilà le comble à mon ſort déplorable,
Philotas m'abandonne & fuit une coupable ;
Il déteſte ſa flamme & mes faibles attraits,
Et pour moi tous les cœurs ſont fermés déſormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'un cœur qui vous adore...

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours :
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre ;
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi ;
Qu'il me croie innocente, & c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah ! Madame, ſouffrez que je coure lui dire...

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphiſe, & devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en eſt tems, qu'il oſe encor me voir ;

Peins-lui mes ſentimens, peins-lui mon déſeſpoir.
Si ſon cœur obſtiné rebute ta prière,
S'il refuſe à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne ſans tarder dans ces funeſtes lieux,
Tu recevras mon ame & mes derniers adieux.
Conſerve après ma mort une amitié ſi tendre;
Dans tes fidelles mains daigne amaſſer ma cendre;
Remets à Philotas ces reſtes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ſes yeux ma douloureuſe hiſtoire;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui que ſans regret deſcendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en ſecret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

» PHILOTAS vient, amené par *Céphiſe*; l'im-
» poſture de *Pallante* l'a ſéduit.

ARTEMIRE.

Philotas! & c'eſt vous qui me traitez ainſi?
Mon époux me condamne, & vous, Seigneur, auſſi?
Je pardonne à Caſſandre une erreur excuſable;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable;
Il m'avait offenſée, il devait me haïr;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir:
Mais vous, qui, près de moi ſoupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire;
Vous,



Vous, de qui la vertu mérita tous mes ſoins ;
Vous, qui m'aimiez, hélas! qui le diſiez du moins ;
C'eſt vous qui, redoublant ma honte & mon injure,
Du monſtre qui m'accuſe écoutez l'impoſture!
Barbare, vos ſoupçons manquaient à mon malheur.
Ah! lorſque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme & vos alarmes,
Mon cœur déſeſpéré réſiſtait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme ſi doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;
Hélas! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée?
J'ai cru mieux vous connaître, & n'ai pas dû penſer
Qu'entre Pallante & moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée!
De l'univers entier je meurs abandonnée ;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera-paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice,
S'il pouvait m'eſtimer & me plaindre en ſecret,
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

» *Philotas*, convaincu de l'innocence de la reine ;
» veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur;
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile:
Innocente à vos yeux, je périrai tranquille ;
Et le ſort qui m'attend pourra me ſembler doux ;
Puiſqu'il me punira de n'être point à vous.

Adieu, le tems approche où l'on veut que j'expire;
Adieu, n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que son nom vous soit cher, elle l'a mérité;
A son honneur flétri rendez la pureté,
Et que, malgré l'horreur d'une tache si noire,
Vos larmes quelquefois honorent sa mémoire.

» *Philotas* sort. *Artémire* reste seule. On vient la » chercher pour la conduire à la mort; mais les amis » de *Philotas* l'arrachent des mains de ses gardes. » Elle apprend que *Philotas* a soulevé le peuple, » qu'il combat contre *Cassandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main sur moi sans cesse appesantie
Me promène à son gré de la mort à la vie,
Dieux puissans, sur moi seule étendez votre bras!
Rendez-moi mon supplice & sauvez Philotas;
Eteignez dans mon sang une ardeur infidelle:
Plus son péril est grand, plus je suis criminelle.
Viens, Cassandre, il est tems: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, & n'immole que moi.

» *Philotas* lui apprend que *Pallante* est tué, & qu'il » a fait en expirant l'aveu de la trame odieuse qu'il » avait tissue pour se venger des mépris de la reine, » dont il a déclaré l'innocence; que le roi a été dé- » trompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le » combat une blessure mortelle.

» Dans la scène dernière, *Cassandre* mourant se fait » apporter près d'*Artémire*. Il est accompagné d'*Hip-* » *parque* & de ses officiers. Il rend hommage en leur » présence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il

» lui avait ôté l'honneur sur les délations d'un monstre que le ciel a puni, & qui connaissait trop bien le caractére soupçonneux & jaloux de son maître, & son penchant à la cruauté.

» *Cassandre* pardonne à *Philotas*, dont il connaît les grandes qualités, & veut engager *Artémire* à se donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ses injustices en faveur de ses remords, & de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a souillé sa vie.



MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 6 Mars 1724.

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière: ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poésie, que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux.*

C'est une erreur bien grossière, de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phèdre. Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent

d'abord avoir une égale destinée ; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes-gens : sa pièce, tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; & sans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages ? La conduite en est à-peu-près la même. *Phèdre* est mourante dans l'un & dans l'autre. *Thésée* est absent dans les premiers actes : il passe pour avoir été aux enfers avec *Pirythoüs*. *Hippolyte*, son fils, veut quitter Trézène ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare sa passion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, & son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus : les personnages des deux pièces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses ; mais c'est-là qu'on distingue le grand-homme & le mauvais poète. C'est lorsque *Racine* & *Pradon* pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible ; dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainsi parler *Hippolyte* :

Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;

Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune,
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*:

Assez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse.
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentimens & de pensées; car, quand il s'agit de aire-parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le poète d'avec celui qui veut l'être.

frayé, a fait-verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand roi & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* & à *le Brun* : l'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront; l'autre peindra les noces de *Thétis* & de *Pélée*, les feſtins des dieux, leur joie majeſtueuſe : & tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur ſont de petits objets, comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haîne, & de la haîne à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres; la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encore dans le monde; qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt là ſur-tout que, *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

FRAGMENT
DE LA PRÉFACE
DE L'EDITION DE 1730.

LA deſtinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, & fut ſi mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, & fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec ſincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; & je ſupplie qu'on me permette d'entrer ſur cela dans un détail, qui peut-être ne ſera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuſe du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué; ce n'eſt que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles eſt de peindre les héros connus, tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il eſt bien plus aiſé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

Sit Medea ferox, invictaque; flebilis Ino;
Perfidus Ixion; Io vaga; triſtis Oreſtes, &c.

Fondé ſur ces principes, & entraîné par la complaiſance reſpectueuſe que j'ai toujours eûe pour des perſonnes qui m'honorent de leur amitié & de leurs conſeils, je réſolus de m'aſſujettir entièrement à

l'idée que les hommes ont depuis long-tems de *Mariamne* & d'*Hérode*, & ne ſongeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en eſt fait dans ſon imagination.

Ainſi *Hérode* parut dans cette pièce cruel & politique; tyran de ſes ſujets, de ſa famille, de ſa femme; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare, qui ne lui inſpirait pas le moindre repentir de ſes fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres ſentimens qu'un orgueil imprudent, & qu'une haîne inflexible pour ſon mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* & *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? *Mariamne* intraitable n'intéreſſa point: *Hérode* n'étant que criminel, révolta, & ſon entretien avec *Varus* le rendit mépriſable. J'étais à la première repréſentation: je m'apperçus, dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impoſſible que la pièce eût du ſuccès, & je compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je ſentis qu'il eſt des occaſions où la première règle eſt de s'écarter des règles preſcrites, & que (comme le dit M. *Paſchal* ſur un ſujet plus ſérieux) les vérités ſe ſuccèdent du *pour* au *contre* à-meſure qu'on a plus de lumières.

Il eſt vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été; mais il eſt encore plus vrai qu'il faut adou-

cir les caractères désagréables ; qu'il faut songer au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait-paraître ; & qu'on doit imiter les peintres habiles qui embellissent en conservant la ressemblance.

Pour qu'*Hérode* ressemblât, il était nécessaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il dévait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on détestât ses crimes, que l'on plaignît sa passion, qu'on aimât ses remords ; & que ces mouvemens si violens, si subits, si contraires, qui font le caractère d'*Hérode*, passassent rapidement tour-à-tour dans l'ame du spectateur.

Si l'on veut suivre l'histoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* & l'accabler de reproches ; mais si l'on veut que *Mariamne* intéresse, ses reproches doivent faire espérer une réconciliation : sa haîne ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le spectateur est attendri, & l'histoire n'est point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point-du-tout voir *Hérode* : & en voici les raisons. S'il parle à ce prince avec hauteur & avec colère, il l'humilie ; & il ne faut point avilir un personnage qui doit intéresser. S'il lui parle avec politesse, ce n'est qu'une scène de complimens, qui serait d'autant plus froide qu'elle serait inutile. Que si *Hérode* répond en justifiant ses cruautés, il dément la douleur & les remords dont il est pénétré en arrivant ; s'il avoue à *Varus* cette douleur & ce repentir qu'il ne peut en effet cacher à personne, alors il n'est plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour

laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perfonnage avec l'amant de fa femme; & il ne faut jamais faire-rencontrer enfemble fur la fcène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéreffant à fe dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première repréfentation, était empoifonnée & expirait fur le théâtre, acheva de révolter les fpectateurs; foit que le public ne pardonne rien, lorfqu'une fois il eft mécontent; foit qu'en effet il eût raifon de condamner cette invention qui était une faute contre l'hiftoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre fur ce dernier article, & j'avoue que c'eft contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'eft pour lui & non pour moi que j'écris; ce font fes fentimens & non les miens que je dois fuivre.

Cette docilité raifonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreffant un fujet qui avait paru fi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué; & ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera, à la fin de Mariamne, les fcènes que l'auteur a cru devoir facrifier. En 1762, il fubftitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Afmonéens*; & *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a confervé dans les Variantes les rôles de *Varus* & d'*Albin*; mais il a été impoffible de retrouver le premier dénouement.

A la première représentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe & prenait le poison, le parterre cria : *La reine boit* ! C'était justement la veille de la fête des Rois : la pièce fut interrompue ; l'on n'entendit point une scène très-pathétique entre *Hérode* & *Mariamne* mourante ; du moins c'est le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette scène avant les représentations.

M. de *Voltaire* a changé le personnage de *Varus* ; parce que sa défaite & sa mort en Germanie sont trop connues pour que l'on puisse supposer, même dans la tragédie, qu'il ait été tué en Judée : parce qu'un préteur romain n'aurait pas excité une sédition dans Jérusalem ; il eût défendu à *Hérode*, au nom de *César*, d'attenter à la vie de sa femme, & *Hérode* eût obéi : parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéresser, à moins que le sacrifice de sa passion ne soit, comme dans Bérénice, le sujet de la pièce : enfin parce qu'il fallait ou avilir *Hérode* devant *Varus*, ou s'écarter des mœurs connues de ce siècle. Personne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt sujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. de *Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ses ouvrages dramatiques, & il voulait distinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne :

« Les gens-de-lettres qui ont présidé à cette édition, » ont cru devoir rejeter cette tragédie parmi les pièces » de l'auteur qui ne sont pas représentées sur le théâtre » de Paris, & qui ne sont pour la plupart que des pièces » de société ; Mariamne fut composée dans le tems de la » nouveauté d'Œdipe : il ne l'a jamais regardée que comme » une déclamation. »



PERSONNAGES.

HERODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode*.

SALOME, sœur d'*Hérode*.

SOHÊME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, } miniſtres d'*Hérode*.
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de *Sohême*.

ÉLISE, confidente de *Mariamne*.

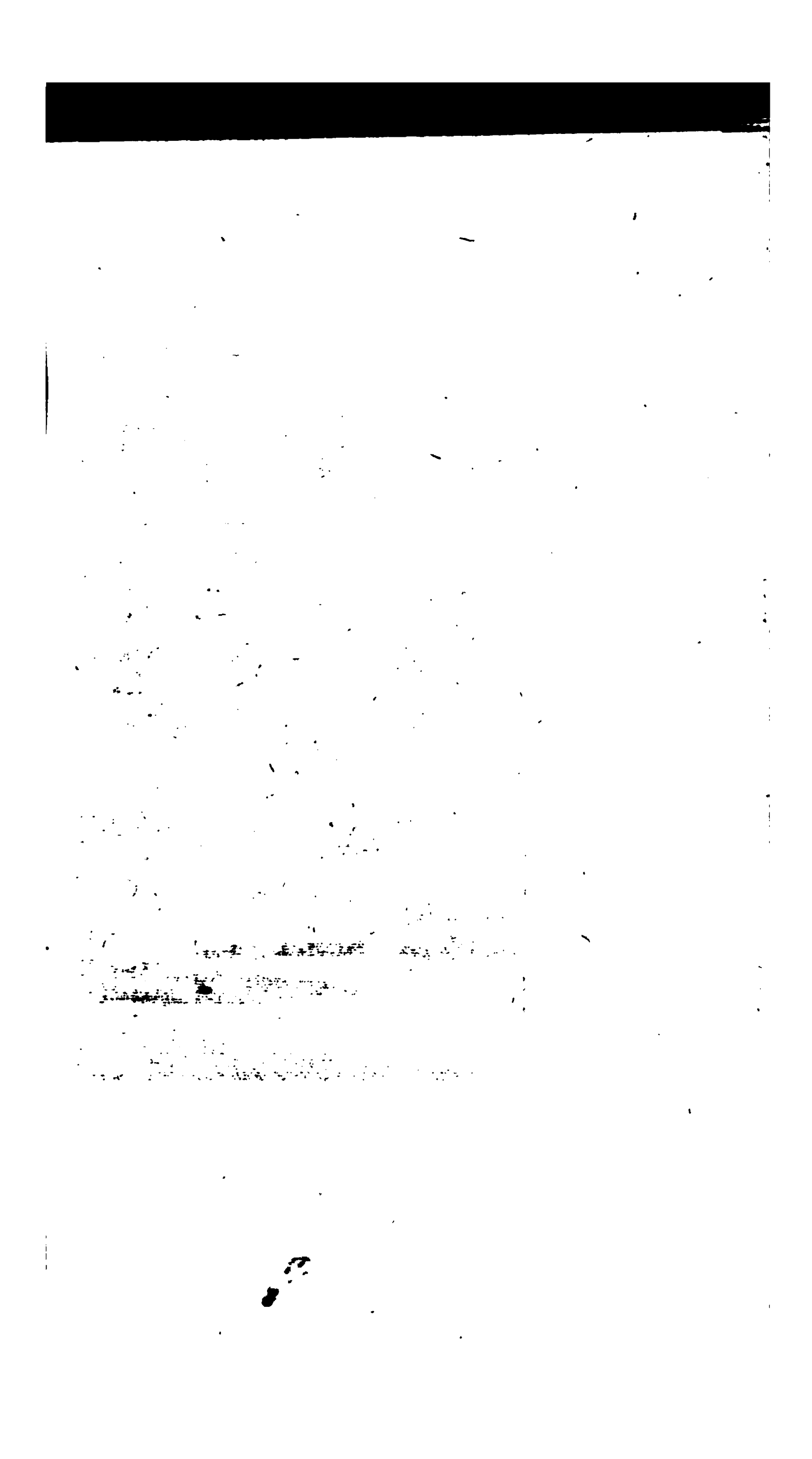
Un GARDE d'*Hérode*, parlant.

SUITE d'*Hérode*.

SUITE de *Sohême*.

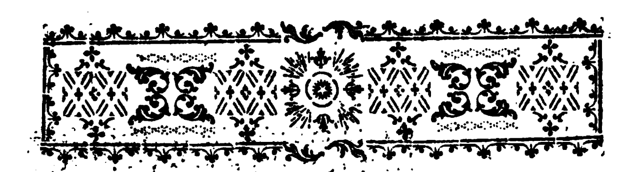
Une SUIVANTE de *Mariamne*, perſonnage muet.

La Scène eſt à Jéruſalem, dans le palais d'Hérode.





MARIAMNE.



MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère, à Rome retenu,
Déjà dans ſes États n'était plus reconnu.
Le peuple, pour ſes rois toujours plein d'injuſtices;
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné;
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.

Je l'avoue à regret : j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée & son nom précieux.
La Judée aime encore avec idolâtr
Le sang de ces héros dont elle tient la vie ;
Sa beauté, sa naissance, & sur-tout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs :
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance
Rentrant dans ses États, suivi de la vengeance ;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître ;
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe, & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh ! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ses pieds reverra son époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale :
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,

Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée;
A notre abaissement elle est intéressée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hymenée
D'Hérode & de la reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce prince est épris
Se nourrit par la haîne & croit par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer & se plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs;
Esclave en son palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
Etait levé sur elle & tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,
Et ses trompeurs appas sont toujours dangéreux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine.

Elle l'irritera par de nouveaux dédains ;
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems, sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue ;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solyme éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province ;
Il sait penser en sage & gouverner en prince :
Je n'apperçois pour vous que des destins meilleurs ;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah ! connais mon malheur & mon ignominie :
Mariamne en tout tems empoisonne ma vie ;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui ! qui pour cet hymen attendait votre frère ?
Lui, dont l'esprit rigide & la sagesse austère
Parut tant mépriser ces folles passions,
De nos vains courtisans vaines illusions !
Au roi son allié ferait-il cette offense ?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang & l'amitié les uniſſent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu. . . . .

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encore ici ſon aïeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain qu'aigriſſent ſes malheurs,
Se nourrit d'amertume & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage
D'enlever un amant qui ſous vos lois s'engage!
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur?

SALOME.

Elle l'inſpire au moins, & c'eſt-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuſe
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe:
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie;
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,

Elle ait fait mes tourmens ſans même le vouloir ;
Qu'elle chériſſe ou non le bien qu'elle m'enlève ?
Je le perds, il ſuffit ; ſa fierté s'en élève ;
Ma honte fait ſa gloire ; elle a dans mes douleurs ;
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'eſt trop languir dans cette indigne gêne ;
Je veux voir à quel point on mérite ma haîne.
Sohême vient : allez, mon ſort va s'éclaircir.

SCÈNE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe ;
Le roi revient enfin : vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconſtance ;
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux ;
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi ;
Il a voulu, Madame, étendre juſqu'à moi
Le pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine ;
En m'accordant ſa ſœur il cherchait ma ruine :

Au

Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :
Je ne crains point Hérode, & l'empereur est juste.
Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse ;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse ;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons :
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie ;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie & les transports d'amour ;
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée
Craignant & son époux, & de vils délateurs,
De leurs malheureux rois lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle !

SOHEME.

Ignorez-vous, Princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse ?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint long-tems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit-naître ;
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.

Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux;
J'abandonne Solyme, & votre frère, & vous;
Je pars. Ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre & loin de vous m'entraîne;
Je renonce à-la-fois à ce prince, à ſa cour,
A tout engagement, & ſur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère:
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit:
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes:
Il en eſt quelquefois, où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems ſe laiſſent emporter;
Que la vertu répare, & qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, & de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguiſez
Pour qui je ſuis trahie, & qui vous ſéduiſez;
Votre fauſſe vertu ne m'a jamais trompee.
De votre changement mon ame eſt peu frappée;
Mais ſi de ce palais, qui vous ſemble odieux,
Les orages paſſés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient, peut-être,
Juſqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle ſort.*)





SCÈNE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Ou tendait ce discours ? que veut-elle ? & pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je soupire ! & que, pour Mariamne,
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane !
Aux faiblesses d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer !

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, & l'amour se décèle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs.
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux passions.
Je n'ai point, grace au Ciel, à rougir de moi-même :
Le sang unit de près Mariamne & Sohême ;
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la servir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juste & magnanime,
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime ;

Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour;
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours?
Ami, mon cœur est pur, & tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle.
Quand Hérode partit incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort,
Plein de sa passion forcenée & jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.
Phérore m'instruisit de ces ordres coupables.
J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables:
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et sur-tout à ses yeux dérobant son danger,
J'ai voulu la servir sans lui causer d'alarmes.
Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.
L'amour ne règne point sur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai dompté:
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.

Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains,
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains;
Il revient, triomphant ſur ce ſanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours;
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe:
Je n'ai plus qu'à partir, --- Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus: --- mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune & maître de moi-même.

SCÈNE IV.

SOHÊME, ÉLISE, AMMON.

ÉLISE.

La mère de la reine, en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs.
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour ſa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné?

ÉLISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.

Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHEME.

Ainſi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par ces troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuſe cour, & combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils;
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. --
-- Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage!

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire & la fille & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que, pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie ;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait-naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner : c'eſt-là vôtre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir ?
Tous mes ſoins m'ont trahi : tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit : il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & sûr appui,
Hérode était le mien ; tout me manque aujourd'hui.
Je vois croûler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain

Tombe ſous la fortune & ſe débat envain ;
Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même ;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête ;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber ſa tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens !
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuie !

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en eſt-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis ?
Il faut que je combatte, & ma chute prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrâce inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;

Ma mort va ſignaler ma chute & ſon crédit.
Je ne me flatte point: je ſais comme, en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie!
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie!
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs!

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie:
Rome me rend un frère, & vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déformais ſon ame & ſon Empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien

Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce service :
Je vous connais, Madame, & je vous rends justice.
Je sais par quels complots, je sais par quels détours
Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je sais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos desseins, & je vous les pardonne;
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne:
Si toutefois, après de si lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'est porter un peu loin votre injuste colère.
Ma conduite, mes soins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être suffiront pour me justifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je suis c'est assez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'ose ici, grande Reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.

Obéissez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, servez bien leur courroux
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les secrets de mon ame;
Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie:
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppose encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu sans tache & qu'un juste mépris.

SALOME.

Ah! c'en est trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la sœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits pense tout asservir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale!

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.

L'Orient révolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haîne de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.

Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas;
Du moins de vos enfans embrassez la défense.
Le roi leur a du trône arraché l'espérance;
Et vous connaissez trop ces oracles affreux,
Qui depuis si long-tems vous font-trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà sans pitié
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté sans doute, accomplirait le reste;
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est tems désormais de prévenir ses coups,
Il est tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.

Nourri dans ce palais près des rois vos aïeux,
Je suis prêt à vous suivre en tous tems, en tous lieux.

Partez, rompez vos fers; allez, dans Rome même,
Implorer du ſénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire-adopter par le peuple Romain:
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règle heureux & juſte;
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez: quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune

Ma douleur ne craint point de vous être importune;
Ni de folliciter par d'inutiles vœux
Les fecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorfqu'Hérode attendait le trône ou l'efclavage;
Moi-même des Romains j'ai brigué le fuffrage;
Malgré fes cruautés, malgré mon défefpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai fuivi mon devoir.
J'ai fervi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore:
Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reftes malheureux du pur fang de nos rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu fi coupable;
Demander au fénat un afile honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Augufte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand fes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieufe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureufe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à fes bontés plus juftement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer fon appui?
Pour conferver les fils, pour confoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eft en vous que j'efpére:
Je m'adreffe à vous feul, à vous, à ce grand cœur,

De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien ! Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi : rompez vos nœuds infortunés :
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais, malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême, en vous aimant, ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'honneur qui m'accable ;
Ni que dans mes périls il me fallût jamais

Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas poutant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance :
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus,
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHEME.

Arrêtez! & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifîrai tout. Mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reſte de puiſſance;
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois : d'indignes paſſions

Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout : mais moi je vous expose ;
Vous courez à la mort, & j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre ? & comment demeurer ?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses alarmes,
Du péril qui vous presse, & non de mon danger :
Avec votre tyran rien n'est à ménager :
Il est roi, je le sais ; mais César est son juge.
Tout vous menace ici, Rome est votre refuge ;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses voeux,
S'il ose être sensible, en est plus vertueux ;
Que le sang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : & dans mon désespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'est eux que j'en atteste ; ils sont tous trois mes guides.
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, SUITE.

NARBAS.

Le tems eſt précieux, Seigneur; Hérode arrive :
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome, qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiège ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle;
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, &, le cœur plein d'alarmes;
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.

La reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidèle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe-lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, SUITE de SOHEME.

SOHEME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.

Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Oſerai-je moi-même accompagner ſa fuite?
Peut-être en la ſervant il faut que je l'évite.
Eſt-ce un crime, après tout, de ſauver tant d'appas,
De venger ſa vertu?.... Mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, SUITE.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages;
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode eſt ſouverain, eſt-il digne de l'être?
Vient-il dans un eſprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Faire-fuir loin de lui l'erreur & l'impoſture!
Salome & Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte & ne ſait point flatter;
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables:

Hérode en a pâli : des cris épouvantables.
Sont ſortis de ſa bouche ; & ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant qui fit-trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche ;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche ;
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée :
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger ; Ammon, ſuivez mes pas :
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence ?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité ?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime ;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
(*il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCÈNE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, SUITE d'HÉRODE.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue !
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue !
Ciel ! ne puis-je inſpirer que la haîne & l'effroi ?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HERODE.

Malheureux ! qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous verſez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins !

Vous

Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que près d'Auguste, appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En fesant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé......

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gâgner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haîne & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !

Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang qui le [illegible] fut un ſang ennemi ;
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pu....

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille ;
J'ai fait périr le père, & j'ai proſcrit la fille ;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer.
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe

Devient une vertu, loin d'être une faiblesse :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux, que je lui fais, me la rendent plus chère.
Si son cœur.... si sa foi.... mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver, dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
C'en est assez ; ma sœur, aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai résolu ;
Oui, mon cœur désormais la voit, la considère
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.

Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi, dans ſes ſanglans projets,
Sa main feſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait: je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire;
L'Etat va reſpirer ſous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains, loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vôle & reviens. Que vois-je? c'eſt ma ſœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quels chagrin ma vie eſt condamnée!

SCÈNE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la reine & Sohême, évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle & ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt excu-
ſable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême, à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop long-tems, ſur ma triſte maiſon,
La vengeance & la haîne ont verſé leur poiſon.
De la reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes
deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel ! qu'entends-je ? Ah, fatale ennemie !

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les ſiens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre !
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur ! je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire ;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature ;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire ;
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés,
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles ?

Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah! laissez-moi douter un moment de sa haine!
Laissez-moi me flatter de regâgner son cœur!
Ne me détrompez point; respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés son cœur s'est endurci;
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours,
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours:
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expose à me perdre & cherche à vous servir:
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, & voyez votre honte.

C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr ; un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez ?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte, & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage !
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir ;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en puniſſent.
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent.
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez...

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

L v

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'eſt...



SCÈNE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah! Seigneur;
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! où ſuis-je? juſtes Cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une eſcorte ſecrète;
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme eſt rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle, & vous allez juger
S'il eſt encore Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi! lorsque sans retour Mariamne est perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est rendue,
Dans ces sombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en se vengeant le roi va vous venger:
Sa fureur est au comble; & moi-même je n'ose
Regarder sans effroi les malheurs que je cause.
Vous avez vu tantôt ce spectacle inhumain,
Ces esclaves tremblans égorgés de sa main;
Près de leurs corps sanglans la reine évanouie;
Le roi, le bras levé, prêt à trancher sa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embrassant ses genoux;
Et présentant leur tête au-devant de ses coups:
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à se désarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer;
Mais qui, toujours douteuse, & toujours aveuglée,
En ses transports soudains s'est peut-être exhalée.
Quel fruit me revient il de ses emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux sentimens?
Il me hait encor plus: & mon malheureux frère,

Forcé de se venger d'une femme adultère,
Semble me reprocher sa honte & son malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de son cœur;
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même;
Mon funeste triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succéder à la haine;
Et nous sommes perdus s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, GARDES.

MAZAEL.

Il vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sureté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & sage irritant la colère,
Ose se faire entendre entre la reine & lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez sur vous-même:
Redoutez les complôts & la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas;
De l'adultère au meurtre il n'est souvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême, incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'assura le coupable secours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'est-là son plus grand crime.
Ma sœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié,
Hélas! plein d'une erreur trop fatale & trop chère;
Je vous sacrifiais au seul soin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je punissais sur vous sa haine & ses mépris.
Ah! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en serez vengée.
Je veux sur-tout, je veux dans ma juste fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait sur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je détestai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang rejaillisse!
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux ;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée ;
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſur-tout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage ;
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts ; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence ;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur ?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre ;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre.
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas !

Qu'elle demande grâce, & ne l'obtienne pas !

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien ; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir :
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma sœur, pour un moment souffrez que je respire :
Qu'on appelle la reine : & vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HÉRODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode ! à quoi te résous-tu ?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu ?
Quoi son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reste ?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien ?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien !
Hélas ! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir... ah ! lâche, indigne de régner ;
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette Beauté si long-tems adorée.

Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis ;
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !

SCÈNE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, GARDES.

ELISE.

Reprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs, je le vois.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?

Vous le pouvez : frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-tems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé ;
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire ;
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haîne a pu vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance ;
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur, frappez ; mais en portant vos coups,

Respectez Mariamne, & même son époux.

HERODE.

Perfide! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accusent assez,
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse ou ma haine?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins que mon cœur, tout à vous,
Vous chérirait encore en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné:
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs & ménager un maître;

Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir suprême
Commande à ma colère & m'arrache à moi-même?
Mariamne....

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

...O faiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait, je me rends: bannissez votre effroi;
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense.
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel! en est-ce assez, amour!
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?
Mariamne, cessons de nous persécuter:
Nos cœurs ne sont ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finissons à-la-fois ma douleur & la vôtre.

Commençons ſur nous-même à régner en ce jour;
Rendez moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juſte Ciel que j'implore!
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haîne en eſt le prix, ta haîne eſt légitime:
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe:
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte & quelle eſt ma faibleſſe:
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je jure....

SCÈNE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple en eſt armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déja fait-dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos pieds
Vous auriez pu, perfide !

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vais remplir ta haîne.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCÈNE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, GARDES.

SALOME.

Ah! mon frère, aux Hébreux ne vous préfentez pas;
Le peuple foulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je fuis tu répondras, cruelle!
Ne l'abandonnez pas, ma fœur, veillez fur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'attefte les cieux....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis font déja fous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laiffer la coupable impunie!
Ah! je veux dans fon fang laver fa perfidie;
Je veux, j'ordonne.... hélas! dans mon funefte fort,
Je ne puis rien réfoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIAMNE, ÉLISE, GARDES.

MARIAMNE.

Eloignez-vous, Soldats, daignez laisser du moins
Votre reine un moment respirer sans témoins.

(Les gardes se retirent au coin du théâtre.)

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée !
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours ;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie ?
O naissance ! ô jeunesse ! & toi, triste beauté, (a)
Dont l'éclat dangéreux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère ;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père ;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait, on ose la flétrir !

Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes aïeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang, défends au moins ma gloire ;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire ;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles alarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'est-ce que je voi !

SCÈNE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE, AMMON,
SOLDATS d'Hérode, SOLDATS de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine ;
Lâches, disparaissez. Soldats, qu'on les enchaîne.

(*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*)

Venez, Reine ; venez, secondez nos efforts :
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage ;

Mettez,

Mettez ce front augufte à l'abri de l'orage :
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eft plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis,
Après l'affront cruel & la tache trop noire
Dont les foupçons d'Hérode ont offenfé magloire ;
Je les mériterais, fi je pouvais fouffrir
Cet appui dangéreux que vous venez m'offrir.
Je crains vôtre fecours, & non fa barbarie.
Il eft honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juftifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas ! malheureufe Princeffe ?
Un moment peut vous perdre. On combat, le tems preffe.
Craignez encore Hérode armé du défefpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous fervant, toujours je vous offenfe ?
Je vais donc, malgré vous, fervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous refpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez !
Je détefte un triomphe à mes yeux fi coupable ;
Seigneur, le fang d'Hérode eft pour moi refpectable
C'eft lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus faints...

SOHEME.

Tous vos nœuds font rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous fépare.
N'arrêtez plus mes pas; vengez-vous d'un barbare;
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les fiens me font facrés.

SOHEME.

Il a fouillé fa main du fang de votre père.

MARIAMNE.

Je fais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire;
De fa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô conftance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!

Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne;
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, GARDES.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre!
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi!
Sauvez le roi lui-même!

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, GARDES.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mere?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,

Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie ;
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie :
Déjà même, déjà le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même ;
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr :
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir :
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur ;
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups :
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient ; ſon danger me rappelle.

Ma gloire me l'ordonne, &, prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous ? dans quel déſordre extrême...

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas ! c'eſt Hérode lui-même.



SCÈNE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Ils ſe ſont vus! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras!

MARIAMNE.

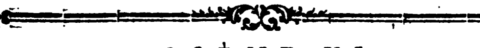
Pour la dernière fois, Seigneur, ne ſouffrez pas...

HERODE.

Sortez.... Vous, qu'on la ſuive.

NARBAS.

O juſtice éternelle!



SCÈNE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils font défaits ; les Hébreux font foumis ;
Sohême tout fanglant vous laiffe la victoire :
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eft trifte ; & tant de fang verfé ;
Seigneur, doit fatisfaire à votre honneur bleffé.
Sohême a de la reine attefté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance ;
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce feul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreffe
Etait ma feule tache & ma feule faibleffe.
Laiffons mourir l'ingrate ; oublions fes attraits ;
Que fon nom de ces lieux s'efface pour jamais !
Que dans mon cœur fur-tout fa mémoire périffe !
Enfin tout eft-il prêt pour ce jufte fupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! fi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné monarque ! elle va donc périr ?
Tout eft prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont faifie ;
Votre vengeance, hélas ! fera trop bien fervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII & dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

Narbas, où courez-vous ? juſte Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ! c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés!
Que ton ſang, que le mien... Ah! Narbas, achevez:
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,

Sans affecter d'orgueil, & sans montrer de crainte.
La douce majesté sur son front était peinte.
La modeste innocence & l'aimable pudeur
Régnaient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur?
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos soldats, levaient les mains vers eux;
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce désordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même:
On disait hautement, qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible,
Consolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas.
C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que sur vous.
» Puissiez-vous, par ma mort, finir vos injustices!
» Vivez, régnez heureux sous de meilleurs auspices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils:
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix. »
En achevant ces mots, votre épouse innocente

Tend au ſer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore;
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore;
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs. (*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés?
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez! vous n'oſez vous approcher de moi!
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?

Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur ?

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ſes yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ? (b)

Ah! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de ré-
pandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre:
Cachez ſous les débris de vos ſupérbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez un monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez!
Tonnez, écrâſez-moi, Cieux qui la poſſédez!

Fin du cinquième & dernier Acte.





VARIANTES

DES

PREMIÈRES ÉDITIONS DE MARIAMNE.

(*a*). MES yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur:
L'inſtant où je naquis commença mon malheur.
Mon berceau fut couvert du ſang de ma patrie:
J'ai vu du peuple ſaint la gloire anéantie:
Sur ce trône coupable. . . . .

(*b*) HERODE.

. . . . Quoi! Mariamne eſt morte?
Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas!
Cieux qui la poſſédez, tonnez ſur ces ingrats!
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre!
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours!
Temple, que pour jamais tes voûtes ſe renverſent;
Que d'Iſraël détruit les enfans ſe diſperſent:
Que ſans temples, ſans rois, errans, perſécutés,
Fugitifs en tous lieux, & par-tout déteſtés,
Sur leurs fronts égarés, portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations tranſmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, & la honte du leur.



SCÈNES III ET IV

DU TROISIÈME ACTE,

Telles qu'elles ont été jouées à la première repréſentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, SUITE.

HERODE.

AVANT que ſur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, & que Céſar me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguſte & du ſénat m'ont gagné les ſuffrages,
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un ſceptre, que ma main n'eût point porté ſans vous.
Je vous dois encor plus : vos ſoins, votre préſence,
De mon peuple indocile ont dompté l'inſolence ;
Vos ſuccès m'ont appris l'art de le gouverner ;
Et m'inſtruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excuſez mon ſilence ;
Je ſais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence ;
Et, trop plein de mon trouble & de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire & ſouffrir.

VARUS.

Puiſqu'aux yeux du ſénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez : Céſar le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'oſe eſpérer de vous qu'un règne heureux & juſte
Juſtifira mes ſoins & les bontés d'Auguſte ;

Je ne me flatte pas de ſavoir enſeigner
A des rois tels que vous le grand art de régner.
On vous a vu long-tems dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reſte de la terre :
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin ;
Mais il eſt des vertus dont vous avez beſoin.
Voici le tems ſur-tout, que ſur ce qui vous touche
L'auſtère vérité doit paſſer par ma bouche ;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs aſſidus,
Puiſque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-tems, reſpecté dans l'Aſie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie :
Craint de tous vos ſujets ; admiré, mais haï ;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du ſang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus : mais vous devez ſonger
Qu'il eſt des attentats que Céſar peut venger :
Qu'il n'a point en vos mains mis ſon pouvoir ſuprême,
Pour régner en tyran ſur un peuple qu'il aime :
Et que, du haut du trône, un prince en ſes Etats
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas.
Croyez-moi : la Judée eſt laſſe de ſupplices ;
Vous en fûtes l'effroi ; ſoyez-en les délices.
Vous connaiſſez le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aiſément ſa haîne & ſon amour :
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'eſclavage a pu vous deſtiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que les deſtins ſévères
M'ont ſouvent arraché des rigueurs néceſſaires,

Souvent, vous le savez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la justice & veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple;
Rome, dont vous voulez que je suive l'exemple;
Aux rois qu'elle gouverne a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on la craigne, & comme il faut régner:
De ses proscriptions nous gardons la mémoire:
César même, César au comble de la gloire,
N'eût point vu l'univers à ses pieds prosterné,
Si sa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis & de traîtres,
Ne pouvait.....

VARUS.

Arrêtez, & respectez vos maîtres!
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé:
Et, du sceptre aujourd'hui par leurs mains honoré;
Sans rechercher en eux cet exemple funeste,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reste.
Sur votre trône assis, ne vous souvenez plus
Que des biens que sur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, si vous voulez leur plaire.
Commencez par chasser ce flatteur mercenaire
Qui, du masque imposant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'est lui qui le premier écarta de son maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être:
Le pouvoir odieux dont il est revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des tristes Hébreux inquisiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects;
Trafiquent avec lui du sang de vos sujets.
Cessez; n'honorez plus leurs bouches criminelles

D'un prix que vous devez à des sujets fidèles.
De tous ces délateurs le secours tant vanté
Fait la honte du trône, & non la sureté.
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et si vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidèles pour vous,
Ce pouvoir souverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez désormais les rènes de l'empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en romain, songez à vivre en roi.

SCÈNE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce superbe langage,
Seigneur; souffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il ose impunément.... ?

HERODE *à sa suite.*

Sortez, & qu'en ces lieux on nous laisse un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, & sans doute on peut croire
Que le joug des Romains offense assez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil fastueux
Se plaît à voir les rois s'abaisser devant eux.
Leurs dédaigneuses mains jamais ne nous couronnent,
Que pour mieux avilir les sceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des sujets qu'ils nomment souverains;
Et sur des fronts sacrés signaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,

Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie :
Tel qu'un vil courtiſan, dans la foule jetté,
J'allais des affranchis careſſer la fierté ;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs ſuffrages ;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour aſſidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis Céſar enfin : je ſus que ſon courage
Mépriſait tous ces rois qui briguaient l'eſclavage.
Je changeai ma conduite : une noble fierté,
De mon rang avec lui ſoutint la dignité.
Je fus grand ſans audace, & ſoumis ſans baſſeſſe ;
Céſar m'en eſtima ; j'en acquis ſa tendreſſe ;
Et bientôt, dans ſa cour appelé par ſon choix,
Je marchai diſtingué dans la foule des rois.
Ainſi, ſelon les tems, il faut qu'avec ſoupleſſe
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaiſſe.
Je ſais diſſimuler, me venger & ſouffrir :
Tantôt parler en maître, & tantôt obéir.
Ainſi j'ai ſubjugué Solyme & l'Idumée,
Ainſi j'ai fléchi Rome à ma perte animée :
Et toujours enchaînant la fortune à mon char
J'étais ami d'Antoine, & le ſuis de Céſar.
Heureux, après avoir, avec tant d'artifice,
Des deſtins ennemis corrigé l'injuſtice ;
Quand je reviens en maître, à l'Hébreu conſterné
Montrer encor le front que Rome a couronné ;
Heureux, ſi de mon cœur la faibleſſe immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle !
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux ;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux !

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, ſe peut-il que votre ame abuſée

De ce feu malheureux soit encore embrâsée ?

HERODE.

Que me demandes-tu ! ma main, ma faible main
A signé son arrêt, & l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même tems & je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours;
Et tu peux demander si je l'aime toujours !

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence ?

HERODE.

Non... j'ai cherché la sienne...

MAZAEL.

Eh quoi ! son arrogance !...
A-t-elle en son palais dédaigné de vous voir ?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue; & c'est mon désespoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit & tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je les ai vus armés.

. . . .
. . . .

Ces cris désespérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-tems essuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop sévère,
J'eus fait assassiner & son père & son frère.
De ses propres périls son cœur moins agité
M'a surpris aujourd'hui par sa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en secret sa modeste douleur :

Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je déteſtais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ſes pieds je me ſuis proſterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon déſeſpoir la fatiguait encore ;
Elle ſe détournait d'un époux qu'elle abhorre ;
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi ;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée.
Vos reſpects dangéreux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! Ah Dieu! je l'ai trop mérité ;
Je n'en murmure point : ma jalouſe furie
A de malheurs ſans nombre empoiſonné ſa vie.
J'ai dans le ſein d'un père enfoncé le couteau ;
Je ſuis ſon ennemi, ſon tyran, ſon bourreau.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preſſé ;
Le ſang de ſes parens fut juſtement verſé.
Les rois ſont affranchis de ces règles auſtères
Que le devoir inſpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea ſous mes lois,
O reine! s'il ſe peut, que ton cœur s'en ſouvienne
Ta tendreſſe en ce tems fut égale à la mienne.

Au milieu des périls, ton généreux amour
Aux murs de Maſſada me conſerva le jour...
Mazaël, ſe peut-il que d'une ardeur ſi ſainte
La flamme ſans retour ſoit pour jamais éteinte!
Le cœur de Mariamne eſt-il fermé pour moi!

MAZAEL.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler à mon roi?

HERODE.

Ne me déguiſe rien, parle; que faut-il faire?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaiſer?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer:
Des ſuperbes Beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire;
Sa main qui vous enchaîne, & que vous careſſez,
Appeſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Cet Hérode, dit-on, ſi vanté dans l'Aſie,
Si grand dans ſes exploits, ſi grand dans ſes deſſeins,
Qui ſut dompter l'Arabe & fléchir les Romains,
Aux pieds de ſon épouſe, eſclave ſur ſon trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HERODE.

Malheureux! à mon cœur ceſſe de retracer
Ce que de tout mon ſang je voudrais effacer:
Ne me parle jamais de ces tems déplorables.

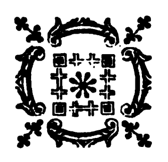
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables ;
Je n'ai que trop bien mis mes foins à l'opprimer :
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, fa prifon, la perte de fon père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'eft trop vous craindre & trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame affervie
Met à fes pieds mon fceptre, & ma gloire, & ma vie.
Des maux qu'elle a foufferts elle accufe ma fœur ;
Je fais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en eft affez : ma fœur, aujourd'hui renvoyée,
A fes chers intérêts fera facrifiée.
Je laiffe à Mariamne un pouvoir abfolu....

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez....

HERODE.

Oui, je l'ai réfolu.
Va la trouver, te dis-je : & fur-tout à fa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vôle & reviens..... Jufte Ciel ! c'eft ma fœur.





VARIANTES

Contenant les changemens occaſionnés par la ſubſtitution du rôle de Sohême à celui de Varus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . .

SALOME.

Vous ne me trompiez point ; Hérode va paraître :
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar.
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chute imprévue a réparé l'outrage.
Le ſénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .
. . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangéreux appas.
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards feront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;

Jurer d'exterminer les reſtes dangéreux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et, dès ce même inſtant, ſa facile colère
Dèshérita les fils & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits ;
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits :
De ce fatal objet telle était la puiſſance,
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux
J'ai fait plus : j'ai moi-même armé ſa jalouſie ;
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-tems, en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons :
Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence,
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire ;
Mais avez-vous prévu, ſi ce préteur auſtère,
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé ;

Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême;
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes Etats encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe, à ſa vue,
Immoler une reine en ſa garde reçue?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité,
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête;
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire:
Varus en eſt inſtruit; Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace:
[illegible] dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi, paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connais ſa tendreſſe, il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après, Rome menace & que Varus foudroie:
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.

Zarès à mes regards devait se présenter ;
Je vais l'attendre : allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, SUITE de VARUS.

VARUS.

SALOME & Mazaël semblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts ;
Que son ministre infâme est ici dans les fers ;
Et que Varus peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre ... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piège où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et ven[illegible]
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur :
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux ;
Et que sur vos complots il ouvrira ses yeux.
Allez : que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses lois, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur ...

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus ;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc, sans tes soins, sans ton avis fidèle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect:
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service!
C'est par toi qu'elle vit; c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux:
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour, &c.

. . . .
. . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur, dont vous sentez la flamme,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame?
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas,
L'infortuné Varus adore ses appas:

Je l'aime, il eſt trop vrai : mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue.
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe !

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce romain, ſi ſévère,
Qui, parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces Beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables Beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés ;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leurs fronts ſans pudeur ;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joux odieux je dérobais ma tête :
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,

De ſon ſort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux feſait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux ; vaillant, mais inhumain ;
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant, il laiſſait en partage
A la fille des rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur :
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite,
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux ;
Son devoir eſt ſa loi : ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance ;
Et près d'Auguſte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin ; mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour ;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili ;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le roi, Seigneur, a fléchi les Romains ?

S'il rentre en ses Etats? . . .

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du sénat je l'ai servi moi-même!
Sans doute il a déjà reçu son diadême ;
Et cet indigne arrêt que sa bouche a dicté
Est le premier essai de son autorité.
Ah ! son retour ici lui peut être funeste :
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous servir.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin, vous le voyez, ma haîne est confondue :
Mariamne triomphe, & Salome est perdue.
Zarès fut sur les eaux trop long-tems arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour son nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi,
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire

A révoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déjà reçu les funestes avis ;
Et Zarès à son roi renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile,
Et le danger qui suit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes,
J'ai toujours craint du roi les sentimens secrets ;
Mais, si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable ;
Il déteste la reine, il a juré sa mort ;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance,
Et lui-même en ces lieux assurer la vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour ;
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête :
Mariamne aisément grossira la tempête ;
La foudre gronde encore : un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine ;
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle ;
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper ;
Dans un piège plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.

N v

Si j'ai bien de Varus obfervé la colère,
Ce tranfport violent de fon cœur agité
N'eft point un fimple effet de générofité :
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eft pas que mon cœur, injufte en fon dépit,
Difpute à fa beauté cet éclat qui la fuit;
Que j'envie à fes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à fes charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangéreux :
Et foit que de Varus elle écoute les vœux;
Soit que fa vanité de ce pompeux hommage
Tire indifcrètement un frivole avantage,
Il fuffit; c'eft par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.

Faites veiller fur-tout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceffaires,
Qui vendent les fecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .
Son amour méprifé, fon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé fa vengeance ;
Mais ce feu violent s'eft bientôt confumé :
L'amour arma fon bras, l'amour l'a défarmé.
. . . .
. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura sa juste récompense :
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode, un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue :
. . . .
Varus aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas ! grace à ses soins, grace à vos bontés même ;
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . .

MARIAMNE.

Chere Elise, en ces lieux, faites-venir Varus ;
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée ;
Par de plus grands objets mes voeux sont attirés.
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .
Elle veut que mes fils, portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste & des Romains.
. . . .
. . . .

SCÈNE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .
. . . .
Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône,
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse;
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
. . . .
. . . .
Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusque sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.

. . . .

. . . .

Je ne m'attendais pas que vous dussiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . .

Ma constante amitié respecte encore Varus.

. . . .

SCÈNE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage!

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je suis consumé
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité !
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir & plaignait ma faiblesse;
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus:
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma constance est réduite!

ALBIN.

Êtes-vous résolu de préparer sa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs;

Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi ! que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore est trop digne du sien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste ;
L'amour me parle en vain : je vole à mon devoir :
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour :
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCÈNE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, SUITE de VARUS.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.

. . . .

La reine en ce moment eſt-elle en ſureté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès, par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours ;
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours ;

. . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le ſénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCÈNE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, SUITE d'HERODE.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein du même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ?...
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCÈNE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

Eh bien! voilà ce roi si fièr & si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

(*à Mazaël.*)
Sortez. Termine, ô ciel les chagrins de ma vie.

SCÈNE VI.

HEROME, SALOME.

SALOME.

Eh bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux;

. . . .

. . . .



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avoûrai, plus heureuse apparence
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
. . . .
. . . .

SCÈNE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, GARDES.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais sauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiscrète furie :
Ce superbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HERODE.

Ah! ma Sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.
. . . .
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un romain?
. . . .
Mais... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conſeillerait ; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner:
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous juſtifie.
. . . .
Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, GARDES.

. . . .
. . . .

IDAMAS.

Mais le ſang de Varus répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe. . .



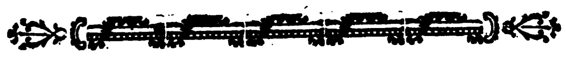
BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 11 Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt, de toutes les pièces de l'auteur, celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.



DISCOURS
SUR
LA TRAGÉDIE
A Milord Bolingbroke.

Si je dédie à un anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, Milord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage: mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Falkener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en prose anglaise le premier acte de cette pièce, à-peu-près tel qu'il est aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun anglais n'eût traité ce sujet qui, de tous, est peut-être le plus convenable à votre théâtre (*a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*; à vous qui me donneriez des leçons de français aussi-bien que d'anglais; à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser:

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée*; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage ; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant ; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée. Il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que, pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non-rimés ; d'alonger & ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns ſur les autres ; & de créer, dans le beſoin, des termes nouveaux qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles, & néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une penſée qu'un anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'anglais dit tout ce qu'il veut, le

français ne dit que ce qu'il peut; l'un court dans une carrière vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes; nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poësie française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions : nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare: nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves : nos césures & un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification; la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autre; & je le répète encore : quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir: qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal-venu à dire au public : Je viens diminuer votre plaisir. Si, au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèse*, quelqu'un venait placer ses dessins au crayon,

n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eſt accoutumé, dans les fêtes, à des danſes & à des chants : ſerait-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ſerait plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale, ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraiſſe toujours libre : & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier-Deſmarais*, de l'académie françaiſe & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit Anacréon en italien avec ſuccès ; & ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux-eſprits ont fait de très beaux vers latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue !

Je

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester, sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gaîté de cœur. Mais soyez persuadé, Milord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *vers* en français, dit nécessairement des vers rimés. En un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Milord, hazarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie: mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action & du style, cette élégance, & toutes ces finesses de l'art, qui ont établi

la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille*: mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragedies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations, qu'elles ne ſont la repréſentation d'un évènement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un Critico del noſtro Paſtor-fido diſſe, che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali; credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie Franceſe, che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce ce qui n'eſt pas *d'uſage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable (*b*). Ce défaut eſt cauſe que les décorations, tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le prati-

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de *Voltaire* ont opéré a réforme du theâtre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

quaient ſagement, pour conſerver à-la-fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes-gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon-mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : « Heureux jeune-homme, tu es mort pour ton pays! O mes amis, laiſſez-moi compter ces glorieuſes bleſſures! Qui ne voudrait mourir ainſi pour la patrie! Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier?....... Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne regrettez point mon fils; pleurez Rome; la maîtreſſe du monde n'eſt plus: ô liberté! ô ma patrie! ô vertu! &c. » Voila ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire-repréſenter à Londres; voila ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à *Paris* un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit ſon ſujet de la pièce anglaiſe de M. *Otwai*, intitulée : Veniſe ſauvée. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de *Saint-Réal*; (& permettez-moi de dire en paſſant que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*,

est fort au-dessus de la pièce d'*Otway* & de notre Manlius.) Premiérement, vous remarquez le préjuge qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une aventure connue, que l'anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambassadeur espagnol s'appellât *Bedmar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *Saint-Réal*: *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils: nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français? Il a craint de hazarder tant de personnages sur la scène; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse.

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-César, qui depuis cent-cinquante années fait les délices de votre nation? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie: il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, & qui n'eut de maître que son génie. Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues:

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins: Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore: mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous, assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infâme pour oublier qu'il est romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHŒUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du

Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de Céſar, en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais !

Après cette ſcène *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar* ; & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur composé d'artiſans & de plébéïens romains ; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſirs les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chute, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un

fang noir coule de fa plaie. *Œdipe*, couvert du fang qui dégoute encore des reftes de fes yeux qu'il vient d'arracher, fe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneftre* que fon propre fils égorge, & *Electre* crie fur le théâtre: *Frappez, ne l'épargnez pas! elle n'a pas épargné notre père... Prométhée* eft attaché fur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eftomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre fanglante de *Clytemneftre* par des hurlemens fans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, font remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je fais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs fupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant fouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans fon enfance du tems d'*Efchyle*, comme à Londres du tems de *Shakefpéare*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de fingulières beautes; & fi quelques Français qui ne connaiffent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & fur des oui-dire, les condamnent fans aucune reftriction; ils font, ce me femble, comme des aveugles qui affureraient qu'une rofe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais fi les Grecs & vous, vous paffez les bornes de la bienféance, & fi les Anglais fur-tout ont donné des fpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous au-

tres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpéare*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui, bien ménagées, repréſentées avec art, & ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

> Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
> Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Athalie* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire-parler plus de trois interlocuteurs, &c. sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace de tems & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inséré dans une pièce trop d'évènemens, la raison de cette faute: s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait; & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout-autrement de celui qui hazarderait un spectacle horrible sur le théâtre. Il ne choquerait point la vraisemblance; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans sa Rodogune. Il fait-paraître une mère qui, en présence de la cour & d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main. Elle leur

présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que Shakespeare, par exemple, a été le seul homme qui ait su évoquer & faire-parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst walk but he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée ; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique ; mais si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne serait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de Montezume à Paris ; la scène ouvrait par un spectacle nouveau : c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ;

Montezume paraissait avec un habit singulier; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de sa cour, prosternés le visage contre terre : *Montezume* commençait la pièce en leur disant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène française le sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me souvenais que, lorsque j'introduisis autrefois dans Œdipe un chœur de Thébains qui disait :

O Mort, nous implorons ton funeste secours !
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours !

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat-de-rire. C'est ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent

(*) Voyez les Variantes à la fin de la Tragédie.

plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire, que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers & des revenans. Aussi la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addisson*, votre successeur dans le ministère; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile*; il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux* :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna & Britannicus ! Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu

qu'on fait une partie de Britannicus & de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait-verser des larmes par quelques situations touchantes; cet ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS-BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du sénat romain & la politique d'un ambassadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amoli le théâtre par trop de tendresse; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre*: de même, l'amour vous amuse dans un roman; & il vous transporte dans la Didon de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'Enéïde; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette passion sur le théâtre d'Athènes : Premièrement parce que, leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacle : Secondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres ; & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troisième raison, qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués ; il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfield*, ou les *Duclos* & les *le Couvreur*, que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-suivie, mais faiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* (*c*) du dernier siècle.

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,

(*c*) Le comédien *Baron*.

J'ai connu dans ses yeux, timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'a dire qu'il est venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vide de vos tragédies & des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords. Il faut, ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible: sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, Milord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent sur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce discours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; & si les sentimens que je soumets ici à votre censure sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.



PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS-PUBLICOLA, }

TITUS, fils de *Brutus*.

TULLIE, fille de *Tarquin*.

ALGINE, confidente de *Tullie*.

ARONS, ambassadeur de *Porsenna*.

MESSALA, ami de *Titus*.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'*Arons*.

SÉNATEURS.

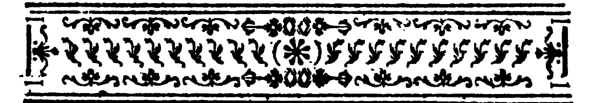
LICTEURS.

La scène est à Rome.





BRUTUS



BRUTUS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, LES SÉNATEURS.

Le théâtre représente une partie de la maison des Consuls; sur le mont Tarpeïen; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison, devant l'autel de Mars. Brutus *&* Valerius-Publicola, *consuls, président à cette assemblée : les Sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.*

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos lois
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,

BRUTUS.

Ce roi, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat & craint un peuple libre.
Aujourd'hui, devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, & c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre:
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis, que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains:
Mais ce n'est point assez: Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat;
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'Etat;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,

Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome ! n'écoute point leur séduisant langage ;
Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage.
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités :
Tombe, ou punis les rois ; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyen romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir :
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble ;
Qu'il paraisse au Sénat, qu'il écoute, & qu'il tremble.

(*Les Sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis ;
Rome & vous, l'ordonnez : à regret j'y souscris.

Liſteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe!
(*à Brutus.*)
C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARÔNS, ALBIN, SUITE.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux Liſteurs &* d'Albin *ſon confident; il paſſe devant les Conſuls & le Sénat qu'il ſalue, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré des ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eût, juſques aujourd'hui, qu'un reproche à ſe faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haîne, aveugle en ſon amour;
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour;
Dont l'audace...

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme

Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat romain.
Pourfuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expose,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur & son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire :
Si du peuple Romain le Sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?

Qui du front de Tarquin ravit le diadême ?
Qui peut de vos fermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outràgea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage :
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, feſant pour lui des vœux ;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos fermens lorſqu'il trahit le ſien :
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidèle,
Rome n'eſt plus ſujette & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ferait vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir ;
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe ;
Quel homme eſt ſans erreur ? & quel roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ſes ſujets ; vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des ſouverains ſont-ils moins précieux ?
Nous ſommes leurs enfans ; leurs juges ſont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère ;

Trahir toutes les lois en voulant les venger;
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds;
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus tems: chaque Etat a ses lois, (1)
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême,
Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie. (*il se lève.*)
Pardonnez-nous, grands Dieux! si le peuple romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu,

Qui du front de Tarquin ravit ... vertu.
Qui peut de vos sermens vo... droits légitimes;

BRUT... cès de ses crimes;

... à ces mêmes Toscans,
N'alléguez point ces nœ... être las des tyrans.
Ces dieux qu'il outra... *vers l'autel, & le Sénat se lève.*)
Nous avons fait, A... héros, de Rome & des batailles,
Serment d'obéissa... nous, qui défends ces murailles!
Et puisqu'il vo... sacré, Mars, reçois nos sermens,
Le Sénat à s... pour moi, pour tes dignes enfans.
Songez qu'e... sein de Rome il se trouvait un traître,
Devant ... les rois & qui voulût un maître,
De son ... perfide meure au milieu des tourmens!
Il no... cendre coupable, abandonnée aux vents,
Et d... ici qu'un nom plus odieux encore
Rom... le nom des tyrans que Rome entière abhorre!

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son père & tous les souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces trésors, ces richesses

Que

Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

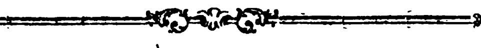
BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté ;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent. (2)
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs ;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe :
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſur-tout au malheur
Dès ce jour, en ſon camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrète joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haîne de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſuffire.
Ma maiſon cependant eſt votre ſureté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.

Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse :
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin (3)
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.

(*aux Sénateurs.*)

Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête ;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout-sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi, puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge !
Dieux ! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, & les armes du fils !



SCÈNE III.

ARONS, ALBIN.

(*Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.*)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible ;
Cet esprit du Sénat qui se croit invincible ?
Il le ferait, Albin, si Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore ;
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage

Amolliſſaient leurs mœurs, énervaient leur courage;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix :
Mais ſi ce fièr Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
De maux de l'Italie & des troubles du monde.
Affranchiſſons la terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ?...

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre;
A toute heure il y vient : Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire.
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.....mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appui de votre maître;
Eh bien, l'or de Tarquin, les présens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte;
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice?

MESSALA.

Ils osent s'en vanter; mais leur feinte justice;
Leur âpre austérité que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner.
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisans de Patrons & de Pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage,
Pour détester tout-bas cet indigne esclavage?

MESSALA.

Peu sentent leur état: leurs esprits égarés,

De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois, penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur: j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du pouvoir fanatique (4)
De ſervir de victime au devoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejeté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangéreux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage,

Un chef aſſez puiſſant pour obliger le roi ;
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi ;
Ou, ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus....

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur ;
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure.
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triompe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fièr courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle ; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, & la haîne des rois,
Et l'horreur de la honte, & ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,

Le courroux qu'il l'aigrit, le poison qui l'enflamme,
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur;
Il en rougit lui-même : & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens & du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!

(*à Albin.*)

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

(*à Messala.*)

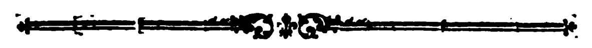
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piège où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.*)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand-homme,
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-tems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme!

Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimiez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport: je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures
Déguiser votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire;
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte:
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse, & me refuse un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang.
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, & ton cœur est jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait: mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je sortais d'esclavage. (*b*)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (*c*)
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois!
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos ressentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour

De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vail-
lance,
Citoyen fans pouvoir, amant fans efpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & fe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon efprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir fa haîne ou fa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières (*d*)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères:
Sa haîne déformais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juftice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui deftinait peut-être un empire plus doux;
Et fans ce fièr Sénat, fans la guerre, fans vous.....
Pardonnez; vous favez quel eft fon héritage?
Son frère ne vit plus, Rome était fon partage.
Je m'emporte, Seigneur; mais fi pour vous fervir;
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon fang....



TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître:
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir envain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,

D'un plus digne ſalaire aurait été payé !
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr;
Je le hais: mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle;
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats, nous marchons réunis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.



J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux;
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être;
Que l'éclat d'une cour & le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brùtus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère;
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouissez pas;
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un Etat qui passe en République?
Vos lois sont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur;
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave:
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la cour, Seigneur, a ses naufrages;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.

Aimé du fouverain, de fes rayons couvert,
Vous ne fervez qu'un maître, & le refte vous fert;
Ebloui d'un éclat qu'il refpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jufqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les févères lois fe taifent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainfi que pour les armes;
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé fa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté profternée
Aurait....

TITUS.

J'ai vu fa cour, & je l'ai dédaignée:
Je pourrais, il eft vrai, mendier fon appui,
Et fon premier efclave être tyran fous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faibleffe;
Je veux de la grandeur, & la veux fans baffeffe.
Je fens que mon deftin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois, retournez les fervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conftance;
Mais fongez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en fouvient toujours: hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi fon fils & fon malheur;
« Titus, me difait-il, foutiendrait ma famille,
» Et lui feul méritait mon Empire & ma fille.»

TITUS *en fe détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie? O vœux infortunés!



ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va, loin de vous & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat ;
J'espère que bientôt ces voûtes embrâsées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrâsées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.



SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH ! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me presse !
Moi, j'aurais pu !... mais non, ministre dangéreux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas ! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser ! lui consacrer ma vie !
Le ciel à mes désirs eût destiné Tullie !
Malheureux que je suis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;

Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout-chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant !

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis ;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fièr reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence;
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout: mon fils avec vous eſt lié:

Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice, il eſt ſans défiance;
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage;
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit: mais ſur-tout il doit aimer les lois:
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien;
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption.

Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre, en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple;
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune-homme:
Le flatter c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur, & ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais, s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.







SCENE V.

MESSALA *seul.*

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable;
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, & les foudres sont prêtes.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence :
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés ?
Tarquin eſt-il content ? Crois tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe ?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême :
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux ;
Ou demain ſous ſes lois Rome ſera rangée,
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,

Commande à des ſujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez, j'attènds ici la princeſſe en ſecret.
(*à Meſſala.*)
Meſſala, demeurez.



SCNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Hé bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fièr courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat; il brûle pour Tullie:
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;
Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé,

Et je hazardais trop si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère:
Et j'ai du moins séduit un des fils de *Brutus*.

ARONS.

Quoi, vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-tems,
De son frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales;
Tous les cœurs des Romains & celui de Brutus
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son ame aigrie,
Echauffent le poison de sa secrète envie.
Et cependant, Titus, sans haîne & sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces momens; j'ai su peindre à ses yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler:
Il est à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande ; & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins ;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat-il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, & le trône offerts à ſon courage ?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus, qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père ;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs ;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;

Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je veux parler encore, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout; ils sont plus forts que moi.

(*Tullie entre, Messala se retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait-passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez son destin.

(*elle lit.*)

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre;
» Le vainqueur de son roi peut en être l'appui.
» Titus est un héros; c'est à lui de défendre
» Un sceptre que je veux partager avec lui.

» Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie.
» Songez que mon destin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuser le roi de Ligurie;
» Si Titus vous est cher, il sera votre époux. »

Ai-je bien lu?... Titus? Seigneur... est-il possible?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où sait-il?... & comment?.. Ah! Seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triste Princesse;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire & vous servir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets, qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jettez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, & serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princesse.
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité,
De son cœur généreux révolte la fierté;

Les refus du Sénat ont aigri son courage;
Il penche vers son prince; achevez cèt ouvrage;
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais, puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome & son dieu tutelaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cause d'un père, & le sort des Romains.



SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change; & ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va cours. Dieux! il m'évite encore!
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais.... n'écouté-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,



Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point: il m'aime.
Va, dis-je... (*Algine ſort.*)
Cependant, ce changement extrême...
Ce billet!... De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez, mon amour, ainſi que ma vertu!
La gloire, la raiſon, le devoir tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi què je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis: Rome, je te pardonne:
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton roi.



SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet.... Titus.... il faut me dire;
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez : quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur!

TULLIE *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.
(*Tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter.... mais quel regard ſévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné?
Dieux!..

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime... & vous perds.



TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oses-tu parler de malheur & de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me trahir; détester mes bienfaits;
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat & la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Hé bien? crains-tu de me l'apprendre

Parle, oſe mériter ta grâce ou mon courroux :
Quel ſera ton deſtin ? . . .

TITUS.

D'être digne de vous ;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez ! je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre ;
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſauroit vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Eh ! bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine ;
Aimez ma République, & ſoyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes lois.
Acceptèz aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains, vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi, j'irais trahir ?..

TITUS.

Mon désespoir m'égare ;
Non, toute trahison est indigne & barbare.
Je sais ce qu'est un père & ses droits absolus ;
Je sais.... que je vous aime.... & ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi ?

TITUS.

Nous sommes ennemis.... La nature, la loi,
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir ;
Tu m'aimes, venge-moi.



SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LICTEURS.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques ;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir :
Je vous privai d'un père, & dus vous en servir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux loix ;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois ;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice ;
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin :
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des Rois & le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée !

(*il va vers Arons.*)

Je ne souffrirai point, non... permettez, Seigneur...

(*Brutus & Tullie sortent avec leur suite.*

Arons & Messala restent.)

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

(*à Arons.*)

Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ:
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre. (*il sort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints & qui nous désunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impoſe !
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerais mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père ! un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai ; qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître ;
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrâſé par vos mains ;
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur ;
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haîne immortelle ;

Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haîne & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on désire;
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître;
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère!

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome!

MESSALA.

Il sert Rome & son roi:
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!.... perfide!... écoutez: mon cœur long-tems séduit

A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante;
Et, leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure malheureux, ou crains mon désespoir!

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... allons...



(*à Messala.*) Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidelité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête,
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête :
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course ;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ;
Votre victime est pure : & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui ;
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime ;
Dieux ! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux! (e)
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer,



TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !
Vous avez vu ma honte & mon abaissement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses :
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (5)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ses pleurs, & ses charmes ;
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne suis point, soumis par le sang de Tarquin ;
Que rien ne me surmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés ;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire :
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !



SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir ;
Je veux la retenir au péril de ma vie.



MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emporteta, je le ſais ; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ſes pas ;
Je prétends que dans Rome elle reſte en ôtage:
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous par ce coup dangéreux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeſſe ;
Dis-leur que l'intérêt de l'État, de Brutus....
Hélas! que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie;
Il faut pour vous ſervir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux:
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu! c'eſt elle.



SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je fais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.

Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage;
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!
La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi: Brutus eſt déſormais le mien;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage:
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas roi lui-même?
Son règne eſt d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Achève; parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haîne: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.





Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie ;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin. Romain dont la rudeſſe,
N'affecte de vertu que contre ta maitreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir ;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ſon cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux ;
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux ;
Je jure à tous les Dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais...

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux ; que, dans ma paſſion,
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion ;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même ;

Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous, & déteſte ſes feux;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe:
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe,
Sois sûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître;
Que je fais ſouverain; & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambaſſadeur m'attend; conſulte, délibère:
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te ſoupçonner: demeure, adieu: réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

Tu l'emportes, cruelle, & Rome est asservie,
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner:
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala: ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maitresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems: déja la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens.

Le ſort en eſt jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je ? c'eſt mon père !



SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger ; c'eſt en toi que
j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit;
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le Sénat te l'accorde : arme-toi, mon cher fils !
Une ſeconde fois va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !...

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat est encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah! mon fils, est-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez sauvé Rome, & n'êtes pas heureux!
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux!
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, cesse de briguer une injuste faveur;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.
Va, ce n'est qu'aux tyrans, que tu dois ta colère.
De l'État & de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un héros, sois plus; sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te suis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, & sans roi.

TITUS.

Ah! Messala!



SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Messala sortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALERIUS.

On conspire;
Je n'en saurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne & Ménas & Lélie,
Ces partisans des rois & de la tyrannie;
Ces secrets ennemis du bonheur de l'État,
Ardens à désunir le peuple & le Sénat.

Meſſala les protège ; &, dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus :
La liberté, la loi dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome & de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage
Que le Sénat nous ſuive.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidèle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

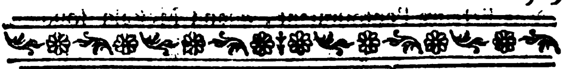
Peut-être des Romains le ſalut en dépend :
Allons, c'eſt les trahir, que tarder un moment.

(*à Proculus.*)

Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende ſur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les rois.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, LES SENATEURS, PROCULUS, LICTEURS *l'esclave* VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie,
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se r'ouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contr'elle & servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.

(*en montrant l'esclave.*)

Cet esclave a d'Arons écouté les discours.
Il a prévu le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices;

Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être:
« Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir:
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire & mourir. »
On s'écrie, on s'avance; il ſe frappe, & le traître
Meurt encore en romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides!
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté demande leur ſupplice.
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.

(*à l'eſclave.*)

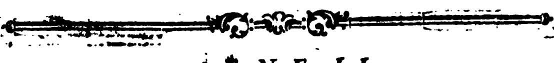
Et toi, dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dut faire un romain;
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends? quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il?...



SCÈNE II.

BRUTUS, LES SENATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS.

Jusques à quand, Romains;
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les rois dans leurs miniſtres?
Vos licteurs inſolens viennent de m'arrêter;
Eſt-ce mon maître, ou moi, que l'on veut inſulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable.
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'ambaſſadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer, ſavent ſervir leurs rois;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères;

Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés.
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguste & saint sait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.



SCÈNE III.

LES SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils sont saisis, sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez!

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous....

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(il lui donne des tablettes.)

Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O Père infortuné! Tibérinus! mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble: Ciel! Titus!

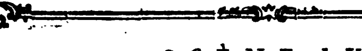
(il se laisse tomber entre les bras de Proculus.)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes ;
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'alarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conſcrits, retournez au Sénat :
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre *place* ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.



SCÈNE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS Dieux ! à vos décrets tous mes vœux
ſont ſoumis !
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays !
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus, en ſa lâche furie,
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros ! l'amour de ſon pays !
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer ſa victoire !

Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains !
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains !
Titus ! Dieux!

SCÈNE V.

BRUTUS, VALERIUS, SUITE, LICTEURS.

VALERIUS.

Du Sénat la volonté ſuprême
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne;
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister!
Il pourrait...! pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome!, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...?

VALERIUS.

Tullie, au moment même,
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux;
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!



VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime :
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs ... que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire :
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire ;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCÈNE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y penſe encore, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine:
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte;
Qu'il ſoit coupable ou non de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins:
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand-homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis conſul de Rome.



SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils....

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle: ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton pere au pouvoir absolu?
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore;
Je m'ignorais moi-même & je me cherche encore.
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout tems, utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourdhui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage!
De crimes, de vertus quel horrible assemblage!
Quoi! sous les lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux,

SCÈNE IX & dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus?

LE SÉNATEUR.

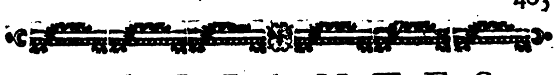
C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre : il ſuffit... Rendons grâces aux dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.





VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DE BRUTUS.

(1) Nous joindrons ici ce morceau que M. de *Voltaire* a retranché dans les éditions postérieures à 1738.

« Au reste, Milord, s'il y a quelques endroits passables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'austérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendresse & d'innocence, parce que si j'en avais fait une héroïne altière, qui n'eût parlé à *Titus* que comme à un sujet qui devait servir son prince; alors *Titus* aurait été avili, & l'Ambassadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune-homme furieux dans ses passions, aimant Rome & son pere, adorant *Tullie*, se faisant un devoir d'être fidèle au Sénat même dont il se plaignait, & emporté loin de son devoir par une passion dont il avoit cru être le maitre. En effet, si *Titus* avait été de l'avis de sa maitresse, & s'était dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des rois; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles; *Titus* n'aurait plus eu de remords; son pere n'eût plus excité la pitié.

» Gardez, me disaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraissent sur la scène; vous savez que l'intérêt est perdu quand il se partage. Mais sur-tout que votre pièce soit simple; imitez cette beauté des Grecs: croyez que la multiplicité des évènemens & des intérêts compliqués, n'est que

la ressource des génies stériles, qui ne savent pas tirer d'une seule passion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque scène, comme si c'était la seule que vous eussiez à écrire. Ce sont les beautés de détail, &c. &c.

(*b*) Edition de 1738.

* Je devenais romain, je sortais d'esclavage.

(*c*) *Ibid.*

* Quoi! le fils de Brutus, un soldat, un romain
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
* Coupable envers Tullie, envers Rome & moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, *&c.*

(*d*) *Ibid.*

* Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières, *&c.*

(*e*) *Ibid.*

* J'attendais un destin plus digne & plus heureux.



NOTES.

(1) IMITATION de ces vers de *Cinna*.

. . . . & par tous les climats
Ne font pas bien reçus toutes fortes d'Etats.
Chaque peuple a le fien, conforme à fa nature,
Qu'on ne faurait changer fans lui faire une injure.
Telle eft la loi du ciel, dont la fage équité
Sème dans l'univers cette diverfité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le refte des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Perfans veulent des fouverains,
Et le feul confulat eft bon pour les Romains.

(2) *Curius* répond aux ambaffadeurs des Samnites qui lui offraient des richeffes:

(3) Imitation de ces deux vers de *Rhadamifte*:

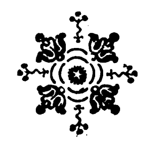
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.
J'aime mieux commander à ceux qui les pofsèdent.

(4) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans *Bajazet*:

Je fais rendre aux fultans de fidèles fervices;
Mais je laiffe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du fcrupule infenfé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

(5) Ces vers ont été imités dans *Warwick*, par M. de *la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.



ERYPHILE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 7 Mars 1732.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

*Cette pièce fut jouée avec succès en 1732 ; quoique l'ombre d'*Amphiaraüs *& les cris d'*Eryphile *immolée par son fils, ne puissent produire d'effet sur un théâtre alors rempli de spectateurs. Malgré ce succès, M. de* Voltaire, *plus difficile que ses critiques, vit tous les défauts d'Eryphile ; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, & fit Sémiramis.*

Nous donnons Eryphile d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de M. de Voltaire. *Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les représentations. Nous en avons rassemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.*

*On a indiqué par des astérisques * les vers d'Eryphile que M. de* Voltaire *a placés dans d'autres tragédies.*

DISCOURS



DISCOURS

Prononcé avant la représentation d'Eryphile.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent-naître & fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux & des écrits
Qui de votre suffrage attendent tout leur prix.
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre son juge un auteur mutiné
Vous accuse ou se plaint quand il est condamné;
Un peu tumultueux, mais juste & respectable,
Ce tribunal est libre & toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire :
Applaudis sans mérite, ils sont restés sans gloire;
Et vous vous empressez seulement à cueillir
Ces fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la séduisante adresse,
D'un vers dur & sans grâce adoucit la rudesse;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus :
C'est *Baron* qu'on aimait, ce n'est pas *Regulus*.
Sous le nom de *Couvreur*, *Constance* a pu paraître;
Le public est séduit, mais alors il doit l'être :
Et se livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage.
De l'or faux & du vrai le trompeur assemblage:
On vous voit tour-à-tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chute à qui peut s'élever.

Des ſons fiers & hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'eſt-là qu'il veut qu'on change & d'eſprit & de ton:
Il ſe plaît au naïf; il s'égaie au bouffon;
Mais il aime ſur-tout qu'une main libre & sûre
Trace des mœurs du tems la riante peinture.
Ainſi dans ce ſentier, avant lui peu battu,
Molière en ſe jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois ſous un habit groteſque,
Une muſe deſcend au faux goût du burleſque:
On peut à ce caprice en paſſant s'abaiſſer,
Moins pour être applaudi que pour ſe délaſſer.
Heureux ces purs écrits que la ſageſſe anime,
Qui font-rire l'eſprit, qu'on aime & qu'on eſtime!
Tel eſt du *Glorieux* le chaſte & ſage auteur:
Dans ſes vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche;
Et non ces froids bons-mots dont l'honneur s'effarouche,
Inſipide entretien des plus groſſiers eſprits,
Qui font-naître à la fois le rire & le mépris.
Ah! qu'à jamais la ſcène, ou ſublime, ou plaiſante,
Soit des vertus du monde une école charmante!

Français, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour-à-tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaiſſe,
Que d'Eſchyle au tombeau l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé; ſi, dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,
Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oſer, quand on cherche à vous plaire?
Daignez vous tranſporter dans ces tems, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux:
Et que votre raiſon ſe ramène à des fables

Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poison si flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur...

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ses nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtisans, des héros déguisés,
Pousser de froids soupirs en madrigaux usés.
Non, ce n'est point ainsi qu'il est permis qu'on aime;
L'amour n'est excusé, que quand il est extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'est-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'Amour, il est des traits de flamme:
Il est des sentimens, des vertus, des malheurs,
Qui d'un cœur élevé savent tirer des pleurs.
Aux sublimes accens des chantres de la Grèce
On s'attendrit en homme, on pleure sans faiblesse;
Mais, pour suivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce spectacle utile illustres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en sa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique & juste il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne se rien pardonner;
Et, soi-même avec fruit se jugeant par avance,
Par ses sévérités gagner votre indulgence.



PERSONNAGES.

ERYPHILE, reine d'Argos.

ALCMÉON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* & d'*Eryphile*.

HERMOGIDE, prince du sang d'Argos.

LE GRAND-PRÊTRE de Jupiter.

POLEMON, officier de la maison de la reine.

THÉANDRE, cru père d'*Alcméon*.

ZELONIDE, confidente d'*Eryphile*.

EUPHORBE, confident d'*Hermogide*.

L'OMBRE d'*Amphiaraüs*.

SUITE de la reine.

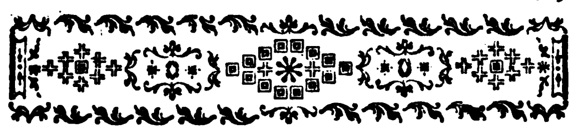
SUITE du grand-prêtre.

SOLDATS de la suite d'*Alcméon*.

SOLDATS de la suite d'*Hermogide*.

CHŒUR d'Argiens.

La Scène est à Argos.



ERYPHILE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

LE GRAND-PRÊTRE, THÉANDRE, SUITE du Grand-Prêtre.

LE GRAND-PRÊTRE.

ALLEZ, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel & la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix ! Dieux vengeurs ! . Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*)
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos ;
La victoire a ſuivi le char de ce héros ;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons rejailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en secret de son destin sévère;
J'ose accuser des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit-naître esclave avec l'ame d'un roi;
Qui se plut à produire, au sein de la bassesse,
Le plus grand des héros dont s'honora la Grèce.

LE GRAND-PRÊTRE.

Aux yeux des immortels & devant leur splendeur,
Il n'est point de bassesse, il n'est point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguste,
Tout est égal pour eux; rien n'est grand que le juste.
Quels que soient ses aïeux, les destins aujourd'hui
De leurs ordres sacrés se reposent sur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi suprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même:
« Lorsqu'en un même jour deux rois seront vaincus,
» Tes mains prépareront un second hyménée:
» Ces tems, ce jour affreux feront la destinée
» Et des peuples d'Argos, & du sang d'Inachus. »
Ce jour est arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos & d'Elide.
Tous vos chefs divisés qui désolaient Argos,
Ce puissant Hermogide & tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont assoupi leur haîne;
Ils ont remis leur sort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eryphile est bientôt déclaré.
Vous, si du dernier roi le nom vous est sacré;
D'Amphiaraüs encor si vous aimez la gloire,

Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces fentimens:
Conduifez fa vertu... mais tremblez...

THEANDRE.

Dieux puiffans!
Que nous annoncez-vous!

LE GRAND-PRÊTRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le fang de votre maître.
La Vengeance implacable & qui marche à pas lents,
Defcend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi! ce jour qui femblait marqué par leurs bienfaits...

LE GRAND-PRÊTRE.

Jamais jour ne fera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funefte;
Dans une obfcure nuit les dieux cachent le refte.

THEANDRE.

Il n'eft donc que trop vrai? ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs eft mort affaffiné?
Quoi! fa femme elle-même aurait pu.... la barbare!
Hélas! quand de bons rois le ciel toujours avare
A fes triftes fujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en fouvient affez; un murmure confus,
Quelques fecrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funefte ofaient charger la reine.

Mais quel mortel hardi pouvait jetter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myſtère odieux.
Nos timides ſoupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'eſt diſſipé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel l'a fait-renaître
La Vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient ſur l'aile du Tems & lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître ! ô grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai ſatisfait, ſi vous êtes vengé ! (*b*)
Comment dois-tu finir, ſolennelle journée
Que le deſtin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah ! pour ce nouveau choix quel étrange appareil !
Ce matin, devançant le retour du ſoleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue ;
Elle a d'Amphiaraüs embraſſé la ſtatue ;
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer ;
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.
Tel eſt des criminels le partage effroyable :
Ciel ! qu'elle doit ſouffrir, ſi ſon cœur eſt coupable !

LE GRAND-PRÊTRE.

Bientôt de ces horreurs vous ſerez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple.

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici !

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, SUITE de la Reine.

(*Eryphile paraît accablée de triſteſſe.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

*PRINCESSE, rappelez votre force première:
*Que vos yeux ſans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux?

ZELONIDE.

Puiſſent ces Dieux diſſiper votre effroi!

ERYPHILE *au Grand-Prêtre.*

*Eh quoi, Miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi!
Demeurez; ſecourez votre reine éperdue.
Ecartez cette main ſur ma tête étendue.
*Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit;
*Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
*Je l'ai vu... ce n'eſt point une erreur paſſagère
*Que produit du ſommeil la vapeur menſongère:
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ſes erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes ſens égarés demeure encor préſente.
Du ſein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux,
Il a percé l'abyme... il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,

Sanglans & déchirés, semblaient couvrir sa tête;
Et cachaient son visage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant son bras était armé.
J'entends encor ses cris & ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez : quel est donc ce fantôme cruel ?
Est-ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
*Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
*Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?
*Les mânes des humains, malgré l'arrêt du sort,
*Peuvent-ils revenir du séjour de la mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

*Oui : du ciel quelquefois la justice suprême
*Suspend l'ordre éternel établi par lui-même.
*Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
*Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas ! lorsque le ciel à vos autels m'entraîne
Et d'un second hymen me fait subir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon secours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abîme ?
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vient punir le crime.
(*il sort.*)



SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

QUELLE réponse, ô Ciel ! & quel présage affreux !

ZELONIDE.

Ce jour semblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace est confondue ;
Par les mains d'Alcméon la paix vous est rendue ; (c)
Ces princes, qui briguaient l'empire & votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur destin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon seul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les destins à vos vœux ne mettront plus d'obstacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux ;
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées !
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées !
Moi, choisir un époux ! ce nom cher & sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré :
Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles !
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles ?
Je ne puis....

ZELONIDE.

Rassurez votre cœur éperdu :
Hermogide bientôt....

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands Dieux! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit? quel remords vous tourmente?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs! pardonne, Ombre sanglante!
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau:
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau:
Je n'ai point consenti... que dis-je? misérable!

ZELONIDE.

Quoi, vous! de quels forfaits seriez-vous donc coupable?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs;
Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte! (a)

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.



ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, & de vos heureux jours
Seize printems à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'est cet âge fatal & sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence;
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fièr Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main: mon cœur faible & sincère,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un père,
Trompé par son devoir & trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier ou voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (d)
Amphiaraüs parut & changea mon destin;
Il obtint de mon père & l'empire & ma main.
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable
Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi;
Je lui devais mon cœur: il n'était plus à moi!
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide

'e fit-abandonner les champs de l'Argolide,
ourquoi le vis-je encor? Trop faible que je suis,
Ion front mal-déguisé fit-parler mes ennuis.
'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame,
)e son fatal amour empoisonna la flamme;
entrevit le trône ouvert à ses désirs;
expliqua mes pleurs, mes regrets, mes *soupirs*,
omme un ordre secret que ma timide bouche
ésitait de prescrire à sa rage farouche.
: t'en ai dit assez; & mon époux est mort.

ZELONIDE.

e roi dans un combat vit terminer son sort.

ERYPHILE.

rgos le croit ainsi; mais une main impie,
)u plutôt ma faiblesse a terminé sa vie.
ermogide en secret l'immola sous ses coups.
: cruel, tout couvert du sang de mon époux,
int armé de ce fer, instrument de sa rage,
ui des droits à l'Empire était l'auguste gage:
d'un assassinat pour moi seul entrepris,
ıx pieds de nos autels il demanda le prix.
ands Dieux! qui m'inspirez des remords légitimes,
)n cœur, vous le savez, n'est point fait pour les
crimes;
:st né vertueux: je vis avec horreur
coupable ennemi qui fut mon séducteur;
détestai l'amour, & le trône, & la vie.

ZELONIDE.

ne pouviez-vous point punir sa barbarie?
z-vous sourde aux cris de ce sang innocent?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire & le haïr.
Le ciel en même tems s'arma pour me punir;
La main des dieux, ſur moi toujours appeſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide & de Pylos,
Se diſputaient mon cœur & l'empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues & les haînes
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rènes; (e)
Le barbare Hermogide a diſputé contre eux,
Et le prix de ſon crime, & l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre;
Je conſultai la voix du maître du tonnerre:
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens & mes cris.
Sans doute tu l'appris: cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dît de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte Ciel! Eh! que faire en cette extrémité?

ERYPHILE.

O mon fils! que de pleurs ton deſtin m'a coûté! (f)
Trop de crainte peut-être, & trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance.

Je n'oſais ni trancher, ni ſauver ſes deſtins ;
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangères mains ;
Il mourut pour ſa mère : & ma bouche infidelle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! & quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma ſeule faibleſſe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteſtable hymen dont tu m'oſes parler.



SCÈNE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

Eh bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire ;
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce & le bonheur d'un roi.
Ce long retardement, à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.
Euryale, Tydée, & ces rois repouſſés,
Vaincus par Alcméon ne ſont point terraſſés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaître ;
Hermogide eſt puiſſant, le peuple veut un maître :
Il ſe plaint, il murmure, & prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, & digne de ce titre,

De ces grands différends & la cause & l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les souhaits.
Que le droit de régner soit un de vos bienfaits!
Que votre voix décide, & que cet hyménée
De la Grèce & de vous règle la destinée!

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix;
Mais on sait qu'Hermogide est du sang de nos rois;
Du souverain pouvoir il est dépositaire:
Cet hymen à l'Etat semble être nécessaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'épouse & qu'il soit votre roi.

POLEMON.

Madame, avec respect on suivra votre loi.
Prononcez: un seul mot réglera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les suffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec sincérité,
Ce prince est dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le désire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

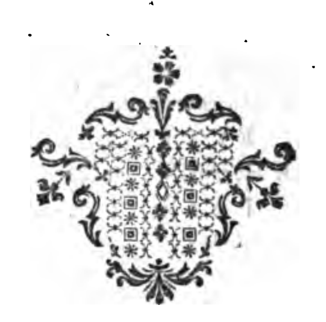
POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'est qu'en sa vertu que j'ai quelque espérance.
Puisse-t-il de sa reine embrasser la défense !
Puisse-t-il me sauver de tous mes ennemis !
O Dieux de mon époux ! & vous, Dieux de mon fils !
Prenez de cet Etat les rènes languissantes ;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes :
Ou si dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduisez donc mon cœur, & daignez l'inspirer.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCMEON, THÉANDRE.

THEANDRE.

Alcmeon, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous & parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui? vous! jetter ſur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats?

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.
La reine... oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge & mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé:
Mais, preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage,
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage;
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au hazard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il eſt le prix du crime:
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit & trouble ma raiſon.
Ah! ſi la vertu ſeule, & non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils: la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre & mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, & du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez: & cette ame divine,
Du haut de ſa fortune & parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que, quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, & montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable & qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père,
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.

Préjugé malheureux ! éclatante chimére,
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand sans vertu !
* Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
* C'est la seule vertu qui fait leur différence.
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux
* Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs sont à moi; mon sort est mon ouvrage :
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait-porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie :
* Je vois ce que je suis, & non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inspire,
Que je dois condamner, & que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant si grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère,
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguer.
Né pour servir le trône, & non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre destinée;
D'une gloire assez haute elle est environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh! qui sait si les dieux
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,

Qui, pour venger Argos & pour calmer la Grèce;
Ont voulu vous tirer du ſein de la baſſeſſe,
N'ont point encor ſur vous quelques ſecrets deſſeins?
Peut-être leur vengeance eſt miſe entre vos mains.
Le ſang de votre roi dont la terre eſt fumante,
Elève encore au ciel une voix gémiſſante;
Sa voix eſt entendue: & les dieux aujourd'hui
Contre ſes aſſaſſins ſe déclarent pour lui.
Le grand-prêtre déja voit la foudre allumée,
Qui ſe cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous, ſi les arrêts du ciel
Vous preſſaient de punir un meurtre ſi cruel?
Si, chargé malgré vous de leur ordre ſuprême,
Vous vous trouviez entr'eux, & la reine elle-même?
S'il vous fallait choiſir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

La reine, en ce moment,
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient: il s'agit du ſalut de l'Empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous ſouvenir!

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCÈNE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous que, maitreſſe & du trône & de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais, prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée:
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pour vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe, ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler: Des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage & tombent à vos pieds.
Tout vous rit; que pourrais-je, en ce ſéjour tranquille,
Vous offrir, qu'un vain zèle & qu'un bras inutile?
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez! ô Dieu, dans quels tems!

ALCMEON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Grèce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen, & peut-être l'Amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, & j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! eh quoi ! pourriez-vous donc penser
Qu'Eryphile hésitât à vous récompenser ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, & sur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux ;
Mais de ce jour enfin la pompe solennelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce secret dans Argos est déjà répandu :
Princesse, à cet hymen on s'était attendu. (g)
Ce choix sans doute est juste, & la raison le guide ;

Mais

Mais je ne ferai point le fujet d'Hermogide.
Voilà mes fentimens : & mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut fervir fous lui.
Puniffez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant ofé paraître elle eft inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez ; j'attefte ici les dieux,
Ces dieux qui fur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne fera votre maître ;
Sachez que c'eft à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre fes rivaux, & fur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je ? ah ! difpofez de mon fang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant fervie !
Que ma mort foit utile au bonheur de vos jours !

ERYPHILE.

C'eft de vous feul ici que j'attends du fecours.
Allez : affurez-vous des foldats dont le zèle
Se montre à me fervir auffi prompt que fidèle.
Que de tous vos amis ces murs foient entourés ;
Qu'à tout évènement leurs bras foient préparés.
Dans l'horreur où je fuis, fachez que je fuis prête
A marcher, s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.



SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous ? Quel eſt votre deſſein ?
Que veut cet ordre affreux ?

ERYPHILE.

Ah ! je ſuccombe enfin.
Dieux ! comme, en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus ſe ſentait attirée !
De quels charmes ſecrets mon cœur eſt combattu !
Quel état !.. Achevons ce que j'ai réſolu.
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, & vous verſez des larmes !
Que je crains qu'en ſecret une fatale erreur...

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté : que ce poiſon funeſte
De mes jours languiſſans n'accable point le reſte !
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils !
* Leur ſouvenir fatal a toutes mes tendreſſes.
* Malheureuſe ! eſt-ce à toi d'éprouver des faibleſſes ?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume eſt-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à ſon nom redoublez-vous vos plaintes ?
Pardonnez à mon zèle, & permettez mes craintes.

Songez que si l'amour décidait aujourd'hui . . .

ERYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui :
Non, un dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine, & plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
* Ecoutant de mes sens le charme empoisonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris sa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux! oseriez-vous le nommer à l'Empire? (h)

ERYPHILE.

En de si pures mains ce sceptre enfin remis
Deviendrait respectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus sainte & m'éclaire & me guide ;
Je chéris Alcméon, je déteste Hermogide.
Et je vais rejetter, en ce funeste jour,
Les conseils de la haîne & la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur si long-tems combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre ressouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner ! moi, bannir l'heritier veritable!
Ce sceptre ensanglanté pèse à ma main coupable.
Réparons tout : allons ; & vous, Dieu dont je sors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je ? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Madame, je vois trop le transport qui vous guide;
Je vois que votre cœur sait peu dissimuler :
Mais les momens sont chers, & je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire ;
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeller des sermens
Dictés par votre père, effacés par le tems :
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme ;
Et je rougirais trop, & pour vous, & pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon sort & commander au vôtre.
Vos aieux & les miens, les dieux dont nous sortons,
Cet État périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce sont-là les conseils qu'il vous faut écouter.
Bannissez pour jamais un souvenir funeste ;
Le présent nous appelle, oublions tout le reste.
Le passé n'est plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux sont inutiles
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles. (i)

Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Pensez en roi, Madame, & laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame; & je me tais.
Le seul bien de l'État doit remplir vos souhaits:
Vous n'avez plus les noms & d'épouse & de mère;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, & dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante:
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force & sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais; je sais que, blanchi sous les armes,
* Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes.
* Je sais que vos appas, encor dans leur printems,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans:
* Mais la raison d'État connaît peu ces caprices;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices

Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, & voyant où j'aspire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'Empire.
Quoi ! vos yeux sont en pleurs ; & vos esprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends ; mes destins sont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en est fait : à mon sort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre justice :
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse ;
Et vous pourrez juger si ce cœur abbatu
Sait conserver sa gloire, & connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude ;
Mais, jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis reine encor, Seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE : ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage & que mon sort fléchisse ;



Et je n'ai pas verſé tout le ſang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hazard de ſon choix.
Parle : as-tu diſpoſé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du deſtin d'Hermogide ?
Contre la reine même oſent-ils me ſervir ?

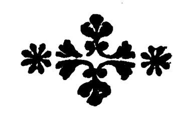
EUPHORBE.

Pour vos intérêts ſeuls ils ſont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je ſaurai me ſauver du reproche & du blâme
D'attendre, pour régner, les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans ſans maître, & ne puis obéir.
Le fruit de tant de ſoins eſt lent à recueillir.
Argos n'a plus de rois, & c'était trop attendre
Pour les ſuivre aux enfers, ou régner ſur leur cendre.
Je n'ai plus, il eſt vrai, ce fer ſi révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage aſſuré :
Mais je conſerve au moins, de cette auguſte place
Des gages plus certains, la conſtance & l'audace.
Mon deſtin ſe décide ; & ſi le premier pas
Ne m'éléve à l'Empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'Empire & moi tu vois le précipice :
Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchiſſe !

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, SUITE d'Hermogide.

HERMOGIDE.

ENFIN donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec sa main donne son diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choisir que vous? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je? Vous l'aimiez, Seigneur, & tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi! que cette faiblesse ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! Ah! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
*A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
*Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
*L'attention, le tems, savent si bien donner
*Sur un cœur sans desseins, facile à gouverner.

Le bandeau de l'amour, & l'art trompeur de plaire;
De mes vastes desseins ont voilé le mystère.
Mais de tout tems, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône, & les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple, & de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

Par quels funestes nœuds mes destins sont liés!
*Son époux & son fils, privés de la lumière,
*Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière;
*Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je sais que j'eus les vœux du peuple & des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
*Qui sont, bien plus que nous, les rois des nations; (*k*)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras & que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main fait à la servitude,
Long-tems de votre joug prit l'heureuse habitude:
Nos chefs seront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi,
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble & m'importune;

Son deſtin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce ſoldat qui vous doit ſa grandeur & ſon nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, & qui fût mon ouvrage,
Qui ſous moi de la guerre a fait l'apprentiſſage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le ſuit les a tous attachés.
Par ſes heureux exploits ma grandeur eſt ternie;
Son aſcendant vainqueur impoſe à mon génie:
Son ſeul aſpect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il ſait ſe faire aimer,
Que des peuples ſéduits l'eſtime eſt ſon partage;
Sa gloire m'avilit & ſa vertu m'outrage.
Je ne ſais, mais le nom de ce fièr citoyen,
Tout obſcur qu'il était, ſemble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois ſeul prétendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré ſi long-tems,
N'eſt qu'une coloſſe énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers ſa chute, & dont le poids immenſe
Veut, pour ſe ſoutenir, la ſuprême puiſſance; (3)
Mais du moins en tombant je ſaurai me venger. (*l*)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager.



Déchirer, s'il le faut, le voile heureux & sombre
Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre:
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort;
Et dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur..... Mais on entre, & j'apperçois la reine.



SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON; EUPHORBE, CHŒUR d'Argiens.

ALCMÉON.

Oui, ce peuple, Madame, & les chefs, & les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens, en leur nom, présenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître & votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce assurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, & vous, Peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire;
Je n'ai point à choisir: je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître est vivant, mon fils respire encore:
Ce fils infortuné, qu'à sa première aurore
Par un trépas soudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de sa mère en secret élevé, (m)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ses tristes destins,

Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance;
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide & curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;
Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il reſpire
Je vais mettre en ſes mains mes jours & mon empire
Je ſais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,
Me prédit ; m'aſſura que ce fils ſanguinaire
Porterait le poignard dans le ſein de ſa mère.
Puiſſe aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais
Vaincre l'affreux deſtin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux: oui, le roi va paraître.
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor ſur lui;
Ce ſecret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils déſormais il n'eſt rien que je craigne:
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, & qu'il règne!

HERMOGIDE.

Peuple, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour
L'affreuſe vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangéreux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, & dont la cruauté
Devait verſer le ſang du ſein qui l'a porté:
Il n'eſt plus! Son ſupplice a prévenu ſon crime.

ERYPHILE.

Ciel!

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le fuivit au tombeau. (n)
Il fallait étouffer ce monftre en fon berceau ;
A la reine, à l'Etat fon fang fut néceffaire ;
Les dieux le demandaient : je fervis leur colère.
Peuple, n'en doutez point : Euphorbe, Nicetas,
Sont les fecrets témoins de ce jufte trépas.
J'attefte mes aïeux & ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai fauvé la mère ;
Que fi ce fang coupable a coulé fous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grèce & pour vous.
Vous m'en devez le prix ; vous voulez tous un maître ;
L'oracle en promet un : je vais périr, ou l'être :
Je vais venger mes droits contre un roi fuppofé,
Je vais rompre un vain charme à moi feul oppofé.
Soldat par mes travaux, & roi par ma naiffance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenfe.
Je vous ai tous fervis. Ce rang des demi-dieux,
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon fang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage ;
De ces dieux dont je fors, & qui feront pour moi.
Amis, fuivez mes pas, & fervez votre roi.

(*Il fort fuivi des fiens.*)



SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

Ou suis-je ? De quels traits le cruel m'a frappée !
Mon fils ne ferait plus ! Dieux, m'auriez-vous trompée !
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher son sort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, & sans doute il est mort.

ALCMÉON.

Reine, c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage :
Confondez son orgueil & punissez sa rage.
Tous vos guerriers sont prêts : permettez que mon bras...

ERYPHILE.

Es-tu lasse, Fortune ? Est-ce assez d'attentats ?
Ah ! trop malheureux fils ! & toi, cendre sacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Mânes sanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne sur votre tombe & soit votre héritier !
Le tems, le péril presse ; il faut donner l'Empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle & m'inspire ;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Résister à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'est vous, maître des rois & de la destinée,
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, si mon fils est tombé sous ses coups....

Seigneur...... vengez mon fils, & le trône est à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, est-ce à moi que ces honneurs insignes....

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Grèce en seraient aussi dignes? (o)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils sont rois, mais c'est vous qui les avez vaincus.
C'est vous que le ciel nomme, & qui m'allez défendre:
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi si long-tems attendu,
Qui seul vous a fait vaincre, & seul vous était dû;
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadême!
Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis;
Votre appui, votre roi, mon époux & mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMÉON, POLÉMON, THEANDRE, CHŒUR d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites-vous, Madame? & qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les Furies:
Les flambeaux de l'Hymen sont dans leurs mains impies.

Tout le peuple tremblant, d'un ſaint reſpect touché,
Baiſſe un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Juſqu'où veux-tu pouſſer ta fureur vengereſſe,
O Ciel!.. Peuples, rentrez : Théandre, qu'on me laiſſe.
Quel juſte effroi ſaiſit mes eſprits égarés!
Quel jour pour un hymen!



SCENE V.

ERYPHILE, ALCMÉON.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur, demeurez.
Eh quoi! je vois les dieux, les enfers & la terre
S'élever tous enſemble & m'apporter la guerre :
Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés,
Tout l'univers m'outrage; & vous m'abandonnez!

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide:
Vous ſervir, vous venger, vous ſauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous feſais ſon roi : mais, hélas! mais, Seigneur,
Arrêtez; connaiſſez mon trouble & ma douleur.
Le déſeſpoir, la mort, le crime m'environne;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même appaiſer ces mânes en courroux,
Ces mânes ſoulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois de mes douleurs preſſée,
Quand le ſort de mon fils accablait ma penſée,



Et qu'un léger ſommeil venait enfin couvrir
*Mes yeux trempés de pleurs & laſſés de s'ouvrir;
Combien de fois ces dieux ont ſemblé me preſcrire
De vous donner ma main, mon cœur & mon Empire!
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils deſtiné,
Le ciel & les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage;
*Et vous ſeul m'inſpirez plus de trouble & d'effroi
*Que le ciel & ces morts irrités contre moi.
*Je tremble en vous donnant ce ſacré diadême;
*Ma bouche en frémiſſant prononce, je vous aime.
*D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
*M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant;
*Et, par un ſentiment que je ne puis comprendre,
*Mèle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens! Quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, & de félicités!
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire;
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à-la-fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace:
Où ne peut point aller ſa criminelle audace?
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos ſoldats,

J'assure au moins vos jours contre ses attentats ;
Que du peuple étonné j'appaise *les* alarmes ;
Que prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez : je vais au temple, où d'autres *sacrifices*
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

TOUT eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, & ſur-tout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé :
Il eſt rival & prince, & de plus offenſé ;
Il ſonge à la vengeançe ; il la jure, il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête.
Son rang lui donne ici des ſoutiens tout-puiſſans ;
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices.....

ALCMEON.

Lui, des amis ! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pour le crime, & non pour le danger ;
Je compte ſur les miens : la guerre & la victoire
Nous ont long-tems unis par les nœuds de la gloire.
Avant que tant d'honneurs, ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint, nous rend tous invincibles ;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter

A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immense
Que mit du trône à moi mon indigne naissance;
L'Hymen va me payer le prix de ma valeur:
Je ne vois qu'Eryphile, un sceptre, & mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funestes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances célestes?
Ces tremblemens soudains, ces spectres menaçans,
Ces morts dont le retour est l'effroi des vivans? (p)
Du ciel qui nous poursuit la vengeance obstinée,
Semble se déclarer contre votre hyménée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur : il honora les dieux:
J'espère en leur justice, & je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame est-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux sont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne saurait me troubler;
Tout chargé de forfaits, c'est à lui de trembler.
C'est sur ses attentats que mon espoir se fonde;
C'est lui qu'un dieu menace: & si la foudre gronde,
La foudre me rassure; & le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écrâser la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juste, & vous ne savez pas
Par quelles mains ce ciel a permis son trépas.

ALCMEON.

Hermogide?

THEANDRE.

Souffrez, que laiffant la contrainte,
Seigneur, un vieux foldat vous parle ici fans feinte.

ALCMEON.

Tu fais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Grèce imitateur fidèle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger.
Gardez de les défendre & de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore.
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux defcendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on difait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Eh bien?

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop fenfible outrage;
Mais je vous trahirais à le diffimuler:
Je vous tiens lieu de père, & je dois vous parler.

ALCMEON.

Eh bien! que difait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié fon cœur d'une coupable chaîne;

Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main;
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéresse.
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je? toi-même, as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison, que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la cour; mais la crédulité
Aigüise ici les traits de la malignité.
Vos oisifs courtisans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
Là, si vous en croyez leur coup-d'œil pénétrant,
Tout ministre est un traître, & tout prince un tyran;
L'hymen n'est entouré que de feux adultères,
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères;
Et sitôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin.
Je hais de ces soupçons la barbare imprudence.
Je crois que sur la terre il est quelque innocence;
Et mon cœur, repoussant ces sentimens cruels,
Aime à juger par lui du reste des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide est coupable;
Lui seul a pu commettre un meurtre si fatal.
Lui seul est parricide.

THEANDRE.

Il est votre rival:

Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes ;
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.
Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah ? ne l'outragez plus ;
Et gardez le ſilence, ou vantez ſes vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, SUITE DE LA REINE.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraiſſez & portez la couronne ;
Vos mains l'ont défendue, & mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus : je mets ſous votre loi
L'empire d'Inachus, & vos rivaux, & moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines ;
Leurs vertus ſont en vous, leur ſang coule en mes veines ;
Et jamais ſur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, & plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils liſent dans mon cœur : ils ſavent que l'empire
Eſt le moindre des biens où mon courage aſpire.
Puiſſent tomber ſur moi leurs plus funeſtes traits,
Si ce cœur infidèle oubliait vos bienfaits !
Ce peuple qui m'entend, & qui m'appelle au temple,
Me verra commander pour lui donner l'exemple ;

Et, déjà par mes mains inftruit à vous fervir,
N'apprendra de fon roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient raffurer mon ame:
Dieux! vous favorifez une fi pure flamme!
Vous ne rejettez plus mon encens & mes vœux!
Suivez mes pas: entrons...

Le temple s'ouvre; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux!

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même! Où fuis-je?

ACLMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait-fortir de la nuit infernale?
Quel eft ce fang qui coule? & quel es-tu?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Et bien, mon bras eft prêt; parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger fur ma tombe.

ALCMEON.

Eh! de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMÉON.

ACLMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(*le temple se referme.*)
Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable !

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeste oracle impénétrable !

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'usage de mes sens !
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens ?
De qui demandent-ils le sanglant sacrifice ?

ACLMEON.

Ciel ! peux-tu commander que ma mère périsse !
Que prétendez-vous donc, mânes trop irrités ?
Je commence à percer dans ces obscurités :
Je commence à sentir que les destins sont justes,
Que mon sort est trop loin de ces grandeurs augustes.
J'eusse été trop heureux ; mais les mânes jaloux
Du sein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent notre honte, & rompent l'hyménée
Dont s'offensaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah ! que me dites-vous ? hélas !

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puisse un moment vous parler sans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être :

Je vous avais trompée, & vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez... De toutes parts ai-je donc à trembler?



SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, & je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-tems les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune & par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (q)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux, était d'aſſez grand prix;
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'anobliſſais ſa ſource.
Je fis plus: juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître:
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait-naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois:

Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur?

ALCMEON.

Oui, Madame, & dans un rang ſi bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable;
Que ce ſang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un eſclave!

ALCMEON.

Une loi, fatale à ma naiſſance,
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aſpirais juſqu'à vous dans mon indigne ſort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (r)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERYPHILE.

Quels ſoupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (s)
Dans les mains d'un eſclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Deſtins trop ennemis!
Voulez-vous ou finir, ou combler ma miſère?
Alcméon, dans quel tems a péri votre père?
Quel fut ſon nom? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,

Qui ferait votre honte & ma confusion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel tems?

ALCMEON.

C'est ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs thébains le céleste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime!

ALCMEON.

Hélas! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naissance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où jusque sur son fils vous abaissiez les yeux,
Là, près du corps sanglant de mon malheureux père,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva: le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, & je me suis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le tems, l'esclave... O Ciel, est-il possible!
Qu'on cherche le Grand-Prêtre. Hélas! déjà les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCÈNE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE *une épée à la main.*

LE GRAND-PRÊTRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre ſang un traître l'a trempée.
Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, & vous.

ERYPHILE.

Que vois-je ? c'eſt le fer que portait mon époux,
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide !
Tout me retrace ici le crime & l'homicide ;
La force m'abandonne, à cet objet affreux.
Parle ; qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel dieu te l'a donné ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le dieu de la vengeance;
(*à Alcméon.*)
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre & ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, & le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,

Me conduit devant vous pour vous faire-trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile; éclaircis le myftère.
Son père, cet efclave?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'était point fon père;
Un fang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur... ah! mon roi!
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi!

ERYPHILE *fe jettant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever... je me meurs, Zélonide.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Alcméon en lui donnant l'épée.*

Je laiffe entre vos mains ce glaive parricide;
C'eft un don dangéreux : puiffe-t-il déformais
Ne point fervir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits!

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.

* EH bien! ne tarde plus, remplis ta deftinée:
* Porte ce fer fanglant fur cette infortunée.
* Etouffe dans mon fang cet amour malheureux;

* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père !
* Reconnais-moi, mon fils : frappe & punis ta mère!

ALCMEON.

Moi, votre fils ! grands Dieux !

ERYPHILE.

C'est toi dont, au berceau,
Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau;
C'est toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide ;
C'est toi qui m'es rendu, mais pour le parricide:
Toi mon sang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raison vient d'être confondue !
Dieux ! sur elle & sur moi puis-je arrêter la vue ?
Je ne sais où je suis... Dieux, qui m'avez sauvé,
Reprenez tout ce sang, par vos mains conservé.
Est-il bien vrai, Madame ? on a tué mon père !
Il veut votre supplice, & vous êtes ma mère !

ERYPHILE.

*Oui, je fus sans pitié : sois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
*Frappe... Mais quoi ? tes pleurs se mêlent à mes larmes ?
*O mon cher fils ! ô jour plein d'horreur & de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laisse parler la voix :
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arrosent une main si fatale & si chère.

ACLMEON.

Cruel Amphiaraüs ! abominable loi !
La nature me parle & l'emporte ſur toi.
O ma mère !

ERYPHILE, *en l'embraſſant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une ſi pure joie.
J'oublie, & mes malheurs, & juſqu'à mes forfaits ;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, & tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'inſolent Hermogide,
Suivi juſqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains aſſiège ce palais.
Déjà tout eſt armé, déjà volent les traits.
Nos gardes raſſemblés courent pour vous défendre ;
Le ſang de tous côtés commence à ſe répandre :
Le peuple épouvanté, qui s'empreſſe ou qui fuit,
Ne ſait ſi l'on vous ſert, ou ſi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel ! voilà le ſang que ta voix me demande ;
La mort de ce barbare eſt ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs ceſſez de vous plonger ;
Je ſuis l'ordre des dieux, mais c'eſt pour vous venger.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, SOLDATS.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fièr Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous ſépare, & ce monſtre odieux
Partage encor l'armée, & ce peuple, & les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
*Il me brave : il jouit du ciel qui le condamne! (t)

(*à Polémon.*)

Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux ſont égaux, quand il faut ſe venger;
Vous régnez ſur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en eſt plus chère.
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verſer dans mon règne naiſſant,
Pour un ſeul ennemi tant de ſang innocent?
Eſt-ce à moi de donner le ſacrilége exemple
D'attaquer les dieux même & de ſouiller leur temple?
Ils pourſuivent déjà ce cœur infortuné,

Qui protège contre eux ce ſang dont je ſuis né.
Va, dis-je, Polémon, va; c'eſt de ta prudence
Que ton maître & ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets : que ſur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahiſon ;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeſte.
Rends-moi mon ennemi, mon bras fera le reſte.

(*Polémon ſort.*)

(*à Théandre.*)

Et vous, de cette enceinte, & de ces vaſtes tours,
Avez-vous parcouru les plus ſecrets détours ?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes ?

THEANDRE.

J'ai tout vu ; j'ai par-tout diſpoſé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on ſoin de ſes jours ?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur ſecours ;
Elle a repris ſes ſens ; ſon ame déſolée
Sur ſes lèvres encore à peine eſt rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit & gémit (5)
Elle vous craint, vous aime ; elle pleure & frémit.
Elle va préparer un ſecret ſacrifice
A ces mânes ſacrés armés pour ſon ſupplice.
Son déſeſpoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'oſe nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je sais qu'elle est ma mère. (*u*)

THEANDRE.

Les dieux veulent son sang. Dans un tel désespoir
Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte est extrême,
Il ne faut prendre, ami, conseil que de soi-même.
Mon Père!... Que veux-tu? chère Ombre! appaise-toi! (*x*)
Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi?
Je t'entends, & ta voix m'appelle sur ta tombe?
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du sang... demeure, attends, choisis,
Ou le sang d'Hermogide, ou le sang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche? (*y*)
Les dieux le livrent-ils à ma juste fureur?
Sait-il ce qui se passe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne soupçonne point quel sang vous a fait-naître;
Il méprise son prince, il méconnaît son maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,

Et plus fièr que le dieu dans ce temple adoré :
Mais il consent enfin de quitter son asile,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.
Il veut qu'un nombre égal de chefs & de soldats
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte;
Je règle votre suite; il nomme son escorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité ?
Doit-on rien aux méchans ? & quel respect frivole
Expose votre sang...

ALCMÉON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous ? A ce perfide ?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous ?

ALCMEON.

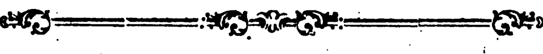
Me venger, mais en roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra son maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître ?

THEANDRE.

Un dieu poursuit ses pas & le conduit ici :
Il entre en frémissant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs! le voici.



SCENE III.

HERMOGIDE *dans le fond du théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON *sur le devant*, SUITE d'HERMOGIDE.

HERMOGIDE.

D'ou vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel silence! est-ce un piége où mon destin m'entraîne?
Rien ne paraît: un lâche a-t-il surpris ma foi?
Qui? moi, craindre! avançons.

ALCMEON.

Demeure, & connais-moi. (z)
Connais ce fer sacré: l'oses-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'est le fer d'un roi qu'un sujet déshonore.

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux assassin,
Quel esclave a percé ces mains de sang fumantes?
Quel enfant innocent.., Eh quoi, tu t'épouvantes?

Tu t'en vantais tantôt ; tu te tais, tu frémis !
Meurtrier de ton roi, fais-tu quel eft fon fils ?

HERMOGIDE.

Ciel ! tous les morts ici renaiffent pour ma perte.
Son fils !

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eft découverte :
Revois Amphiaraüs, vois fon fang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu fois ; & devant que je meure,
Puifque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier : fache au moins que mon bras
Ne fait point fe venger par des affaffinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire ;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire :
Et ce fang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auffi noble que lui.
Sans fuite ainfi que moi, viens, fi tu l'ofes, traître !
Chercher encor ma vie, & combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur ce tombeau facré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains maffacré.

Combattons devant lui; que son ombre y décide
Du sort de son vengeur & de son homicide.
L'oses-tu?

HERMOGIDE.

Si je l'ose! en peux-tu bien douter?
Et les morts, ou ton bras sont-ils à redouter?
Viens te rendre au trépas, viens, jeune téméraire!
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le Grand-Prêtre entre.*)

Qu'aucun de vous ne suive... Et vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes,
Je vais tenir sa place en punissant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL! sois pour la justice, & nos maux sont finis.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maux sont à leur comble! il le faut... je frémis... (*aa*)
L'ordre est irrévocable... ah! mère malheureuse!
C'est la mort qui t'amène à cette tombe affreuse.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND-PRÊTRE.

Il expire : Alcméon eſt vainqueur.
C'en eſt aſſez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur :
Amphiaraüs te ſuit ; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle ; & le crime eſt puni par le crime.

THEANDRE.

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND-PRÊTRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargnez-moi, mon fils !

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide !
(*on entend un cri d'Eryphile.*)
Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?

LE GRAND-PRÊTRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler : il n'eſt plus ; je ſuis roi.
Dieux ! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.

Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, & mon
père,
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère; (*bb*)
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, & c'eſt moi qui friſſonne!
Ah! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eryphile, témoin de ma juſte vengeance,
Viens régner avec moi! Quoi, tu fuis ma préſence?
Tu crains ton fils: tu crains ce bras enſanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine & calmez ſes alarmes;
Dites-lui que nos mains vont eſſuyer ſes larmes.
Mais non, je veux moi-même embraſſer ſes genoux;
Allons, je veux la voir...

SCÈNE VI & dernière.

ERYPHILE, *ſoutenue par ſes femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON, SUITE.

LE GRAND-PRÊTRE.

AH! que demandez-vous? (*cc*)

ALCMEON.

Je vais mettre à ſes pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ERYPHILE.

Ton ouvrage;
Les oracles cruels enfin ſont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils:
Le ciel eſt juſte! (*dd*)

ALCMEON.

Ah! Dieux! parricide exécrable!
Vous! ma mère! elle meurt... & j'en ſerais coupable!
Non, je ne le ſuis pas, Dieux cruels! & mon bras
Dans mon ſang à vos yeux...

(*on le déſarme.*)

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas
Je péris par ta main; ton cœur n'eſt pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon ſupplice.
Je meurs contente... Approche... après tant d'attentats,
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

(*il ſe jette aux genoux d'Eryphile.*)

Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre & régner: le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, & même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait-périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits:
Souviens-toi de ta mère... ô mon fils... mon cher fils...
C'en eſt fait... (*ee*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père!

Sois content : j'ai tué ton épouſe & ma mère.
Viens combler nos forfaits ! viens la venger ſur moi !
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi !
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Mânes qui m'entendez ! Dieux ! Enfers en courroux,
Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous !

Fin du cinquième & dernier Acte.



VARIANTES
D'ERYPHILE.

(a) CET enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce présent des destins, chez vous long-tems caché,
Par des exploits sans nombre aujourd'hui justifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla sur sa vie.

(b) THEANDRE.

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique allégresse ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre, & des faveurs des dieux.

LE GRAND-PRÊTRE.

La Grèce ainsi l'ordonne; & voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, & les rois d'Elide & de Pylos,
Qui briguaient cet hymen & désolaient Argos,
Suspendant aujourd'hui leur discorde & leur haine,
Ont remis leurs destins à la voix de la reine;
Elle doit en ces lieux disposer de sa foi,
Se choisir un époux, & nous donner un roi.

THEANDRE.

O Ciel! souffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un si lâche homicide?

LE GRAND-PRÊTRE.

La reine hésite encore, & craint de déclarer
Celui que de son choix elle veut honorer.
Mais quel que soit enfin le dessein d'Eryphile,
Les tems sont accomplis; son choix est inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du soleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée;
La reine était en pleurs, interdite, troublée;
Dans son appartement elle n'osait rentrer:
Une secrète horreur semblait la pénétrer.
Elle invoquait les dieux; & tremblante, éperdue,
De son premier époux embrassait la statue.

(*c*) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maitresse de vous-même,
Vous pouvez disposer de vous, du diadême.
Songez. . . .

(*d*) D'un autre hymen alors on m'imposa la loi;
On demanda mon cœur: il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer ma passion naissante;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon sort en changeant ne changea point mes feux;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le sais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut; le jaloux Hermogide
S'éloigna sur ses pas des champs de l'Argolide;
Je reçus ses adieux: ô funestes momens,
Cause de mes malheurs, source de mes tourmens!
Je crus pouvoir lui dire, en mon désordre extrême,

Que je ferais à lui fi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide: &, faible que je fuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes foupirs honteux je ne fus pas maitreffe;
Même en le condamnant je flattais fa tendreffe.
J'avouais ma défaite....

(e) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux
Sûr de fes droits au trône, & fièr de fes aïeux,
Mêlant à fes forfaits la force & le courage,
Et briguant à l'envi ce fanglant héritage,
Le barbare Hermogide....

(f) Je chériffais mon fils: la crainte & la tendreffe
De mes fens défolés partageaient la faibleffe.
Mon fils me confolait de la mort d'un époux:
Mais il fallait le perdre, ou mourir par fes coups.
Trop de crainte peut-être....

(g) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte fur les rois de Pylos & d'*Elide*:
Il eft du fang des dieux & de nos premiers rois.
Puiffe-t-il mériter l'honneur de votre choix!
Ce choix fans doute....

(h) Préférer à des rois un fimple citoyen!
Deshonorer le trône!

ERYPHILE.

Il en eft le foutien;
Et le fang dont il eft, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de fi pures mains....

(i) Devons-nous redouter un fantôme odieux?
Vivant, je l'ai vaincu: mort, eft-il dangéreux? (*)

(*) Dans Alzire, *Gufman* en parlant de *Zamore*:
Vivant, je l'ai vaincu: mort, doit-il être à craindre?

D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts & leurs prestiges?

(*k*) Tel est l'esprit du peuple endormi dans l'erreur;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras & que ma politique.
Il fallut obéir aux superstitions,
Qui sont, bien plus que nous, les rois des nations;
Et loin de les braver, moi-même avec adresse,
De ce peuple aveuglé caresser la faiblesse.

(*l*) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil présomptueux
Jusqu'à ce rang auguste osât porter ses vœux?
Penses-tu qu'il aspire à l'hymen de la reine?

EUPHORBE.

Il n'aura point sans doute une audace si vaine.
Mais, Seigneur, cependant, savez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en secret a vu Théandre ici?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes?

HERMOGIDE.

Tout m'est suspect de lui; tout me remplit d'alarmes:
Ce seul moment encore il faut la ménager:
Dans un moment je règne, & je vais me venger.
Tout va sentir ici mon pouvoir & ma haine;
Je saurai.... Mais on entre, & j'apperçois la reine.

(*m*) Par l'esclave Corèbe en secret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée,
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée;
Dans ces terribles lieux, qu'ont souvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'est là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de son destin n'eut jamais connaissance.
Mon amour maternel....

(*n*) Et le prince & Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monftre en fon berceau ;
J'enfonçai dans fes flancs cette royale épée,
Par fon père autrefois fur moi-même ufurpée ;
Et foit décret des dieux, foit pitié, foit horreur,
Je ne pus de fon fein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille fanglante en mes mains demeurée,
De cette mort fi jufte eft la preuve affurée.
La reine qui m'entend, & que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'attefte mes aïeux....

(*o*) Et près de vous, enfin, que font-ils à mes yeux ?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.
J'ai befoin d'un vengeur, & non pas d'un vain titre.
Régnez : de mon deftin foyez l'heureux arbitre.
Peuple....

(*p*) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourfuit dans le temple échappées ;
Ce filence des dieux, garant de leur courroux ;
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, *&c.*

(*q*) Je cachais aux humains le malheur de ma race ;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiffé jufqu'à rougir de moi ;
Voilà ma feule tache & ma feule faibleffe.
J'ai craint tant de rivaux, dont la maligne adreffe
A d'un regard jaloux fans ceffe examiné
Non pas ce que je fuis, mais de qui je fuis né ;
Et qui, de mes exploits rabaiffant tout le luftre,
Penfaient ternir mon nom quand je le rends illuftre.
J'ai vu que ce vil fang dans mes veines tranfmis....

(*r*) Mais, du rang que je perds & du cœur que j'ador
Song

Songez que mon rival est plûs indigne encore,
Plus haï de nos dieux, & qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait son successeur.
Madame.....

(s) Un esclave!... son âge..... & ses augustes traits....
Hélas! appaisez-vous, Dieux vengeurs des forfaits!
O criminelle épouse, & plus coupable mère!
Alcméon, dans quel tems a péri votre père?
Quel fut son nom? parlez.

(t) Achevez sa défaite; achevez vos projets:
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes sujets.
De ce moment je règne, & de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir suprême,
Au péril de mon sang je veux les épargner:
Je veux, en les sauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus: je dois le grand exemple
De révérer les dieux & d'honorer leur temple.
Je ne souffrirai point que le sang innocent
Souille leur sanctuaire & mon règne naissant
Va, dis-je, Polémon....

(u) Les dieux veulent son sang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez sur moi, si je vous obéis!
Le malheur m'environne & le crime m'assiège:
Je deviens parricide, ou me rends sacrilège. (*)
Quel choix, & quel destin!

(*) *Séide* dans Mahomet.
De sentimens confus une foule m'assiége:
Je crains d'être un barbare, ou d'être sacrilége.

THEANDRE.

Dans un tel désespoir... 6

(x) Chère Ombre, appaise-toi, prends pitié de ton fils.
Arme, & soutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le sang d'Hermogide appaise ta colère,
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi! de tous les côtés plein d'horreur & d'effroi,
Le nom sacré de fils est horrible pour moi!

(y) Peut-il bien se résoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'aspect de ces dieux,
Dans ce parvis sacré, trop plein de sa furie,
Dans la place où lui-même attenta sur ma vie?
Les dieux le livrent-ils? ...

(z) Vois-tu ce fer sacré?

HERMOGIDE.

Que vois-je? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec son diadême!

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main?

HERMOGIDE.

Qu'oses-tu demander?

(aa) Nos maux sont à leur comble. Aleéto, Némésis,
Du crime & du malheur messagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des scélérats ne peut les désarmer;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer:
Il faut que le sang coule, & leurs mains vengeresses
Punissent les forfaits, & même les faiblesses.

THEANDRE.

Ciel! d'un roi vertueux daigne guider les coups!

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'est dans son courroux.

O conſeils éternels! ô ſévères puiſſances!
Quelles mains forcez-vous à ſervir vos vengeances!

POLEMON.

C'eſt la voix de la reine!... ah! quels lugubres cris!

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes eſprits!
Que vas-tu faire? Et toi, mère trop malheureuſe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuſe:
Les morts & les vivans y ſont tes ennemis!
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Mon fils, épargne-moi!

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide!

(*bb*) Ce monſtre enfin n'eſt plus: Argos en eſt purgé.
Les dieux ſont ſatisfaits, & mon père eſt vengé.
J'ai vu ſur cette tombe Eryphile éperdue;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue?

(*cc*) Je vais mettre à ſes pieds ce fer ſi redoutable...
Que dis-je! où ſuis-je! où vais-je! & quelle horreur m'accable!
D'où vient donc que le ſang qui rejaillit ſur moi,
Si juſtement verſé, m'inſpire un tel effroi?
Je n'ai point cette paix que la juſtice donne:
Quoi! j'ai puni le crime, & c'eſt moi qui friſſonne!
Dieux! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens!

(*dd*) ALCMEON.

Hélas! parricide exécrable!
Vous, ma mère!... elle meurt.... & j'en ſerais coupable!]
Moi! moi! Dieux inhumains!

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduisaient ta fureur ;
Ta main, qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en est pas moins chère !
Ton cœur est innocent ; je te pardonne.... Hélas !
Laisse-moi la douceur d'expirer dans tes bras....
Ferme ces tristes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON *à ses genoux.*

J'atteste de ces dieux la vengeance & la haine :
Je jure par mon crime & par votre trépas,
Que mon sang devant vous....

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas ;
Indigne que je suis du sacré nom de mère,
J'ose encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre & régner.

(*ee*) LE GRAND-PRÊTRE.

* La lumière à ses yeux est ravie.
* Secourez Alcméon : prenez soin de sa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende son cœur plus juste & son règne plus grand.



NOTES.

(1) *Polifonte* dans Mérope:

Je croirais que ses yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché son crime.

(2) Dans Brutus, *Titus* dit à *Messala* :

On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

(3) On trouve une imitation de ces vers dans la Mort de César.

(4) Imitation de ce vers de l'Enéide :

Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

FIN du Tome premier.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLE.

Fin de la Table du Tome premier.

FAUTES A CORRIGER.

Au bas de la page 81, ligne pénultième, *lisez* asservissement *au lieu d'*avertissement.

Page 231, ligne 6, *lisez* règne, *au lieu de* règle.

Page 233, ligne pénult. *lisez* horreur, *au lieu d'*honneur.

Page 346, ligne 1re, *ajoûtez* TITUS.

